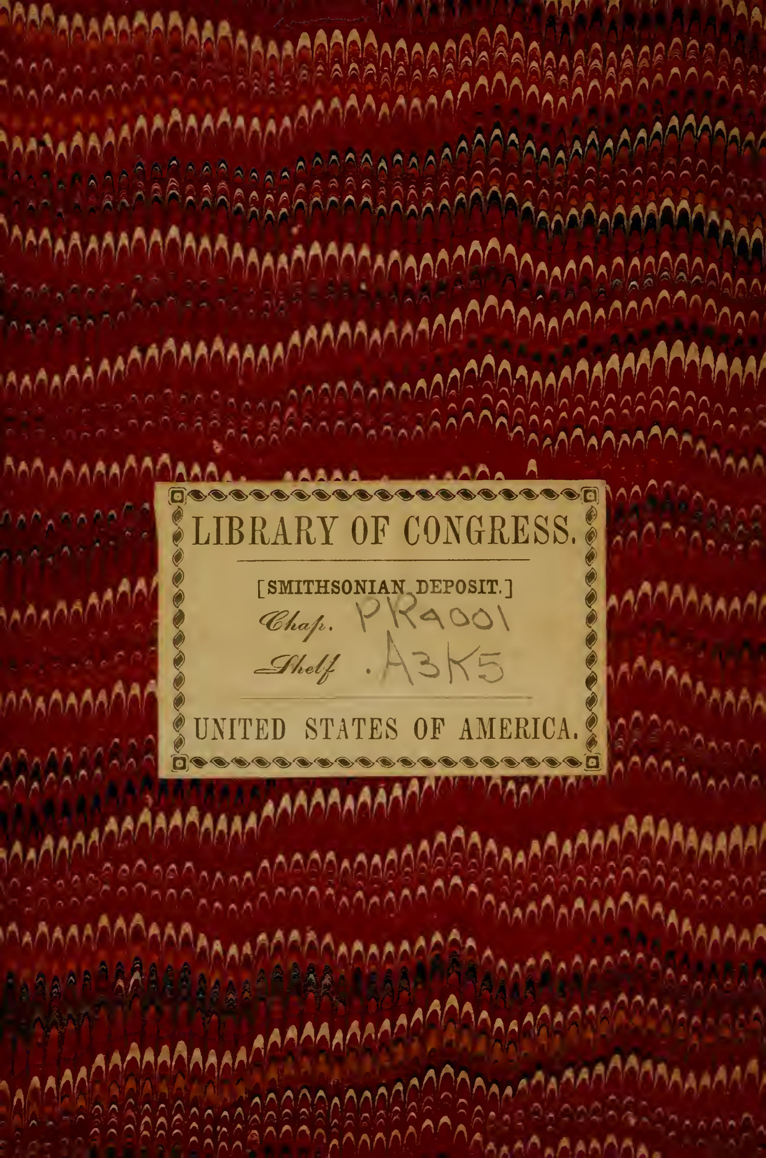
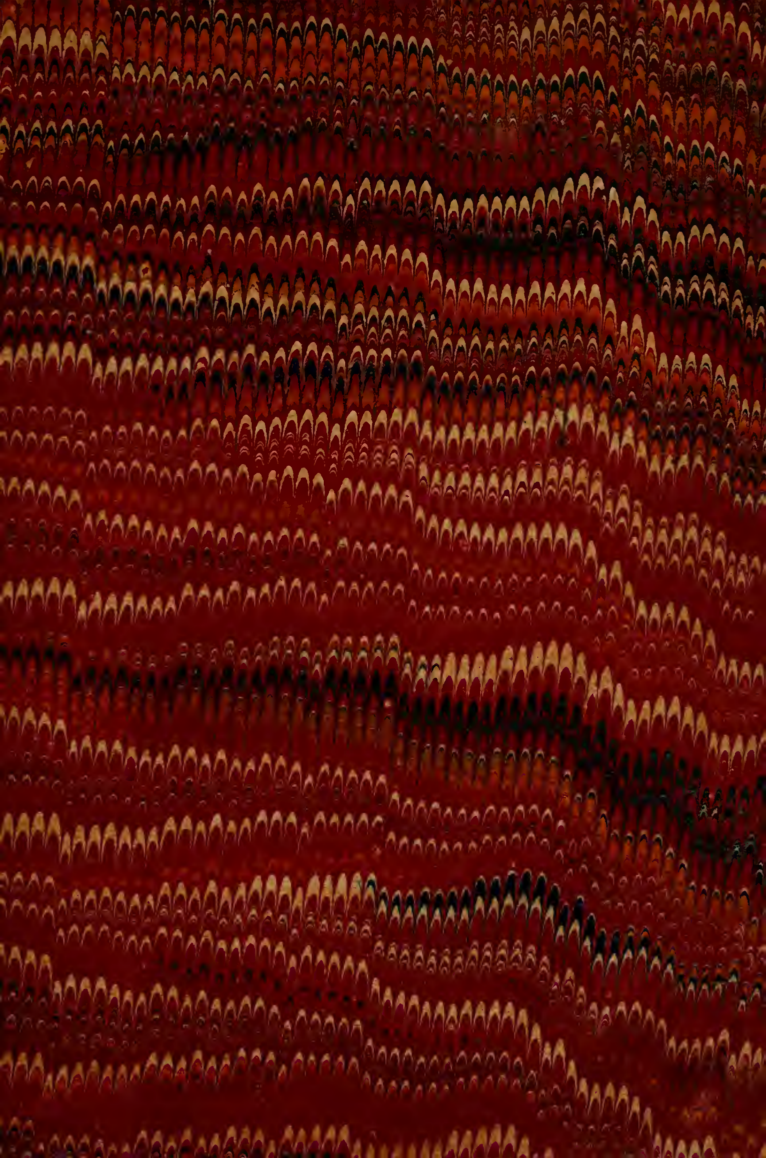



LIBRARY OF CONGRESS.
[SMITHSONIAN DEPOSIT.]
Chap. PR4001
Shelf .A3K5
UNITED STATES OF AMERICA.





ELLES APPARTIENNENT AU GRAND ROI

Page 17.

Les Messagers du Roi



"EN MON NOM."

S. Marc ix. 41.

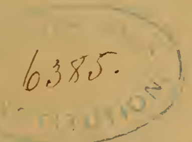
LES

MESSAGERS DU ROI.

ALLEGORIE.

PAR

Le REV. W. ADAMS, M.A.,
AUTEUR DE "SHADOW OF THE CROSS," ETC., ETC.



NEW YORK:
UNION GENERALE DES ECOLES DU DIMANCHE
DE L'EGLISE PROTESTANTE EPISCOPALE
ET
Societe des livres de la dite Eglise.
637 BROADWAY.
1855.

AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE suivante diffère, sous quelques rapports, par le plan et le caractère, des allégories précédentes du même auteur. Il ne s'est pas proposé de donner un point de vue général de notre état comme Chrétiens, mais seulement de développer clairement et distinctement un seul des devoirs du Chrétien. En conséquence, cet ouvrage contient très peu d'enseignement sur la Doctrine; mais le sens allégorique se montre si complètement à la surface, que le plus jeune enfant ne peut manquer de le saisir. Pour ces deux raisons, des conversations plus développées ont été jugées inutiles; mais une conversation d'un caractère différent y a été jointe, afin d'empêcher la fausse interprétation à laquelle est toujours sujette l'insistance sur quelque devoir à l'exclusion des autres; et en même temps afin d'appliquer et d'éclaircir les vérités contenues dans cette histoire.

INTRODUCTION.

"QUELQU'UN m'a-t-il demandé pendant mon absence?" dit M. Mertoun à son neveu Léonard, en rentrant chez lui après sa visite paroissiale accoutumée.

"Personne," répondit le jeune garçon; "je suis resté dans le jardin avec Marie, et si quelqu'un était venu, je n'aurais pas manqué de le voir."

"C'est étrange," dit M. Mertoun; "êtes-vous bien sûr qu'il ne soit venu personne?"

"Bien sûr," répondit Léonard. Mais il se reprit aussitôt et ajouta: "au moins personne d'importance,—*un pauvre seulement.*"

Le ton dans lequel ces derniers mots avaient été prononcés, ainsi que la réponse en elle-même, choqua l'oreille de M. Mertoun.—"*Un pauvre seulement,*" répétait-il; "pourquoi, Léonard, dites-vous *seulement?* *Sa* visite serait-elle sans importance?"

Le jeune garçon demeura confus; mais il tâcha de justifier sa première réponse, en disant: "Elle n'a d'importance que pour lui-même, mais je veux dire qu'elle est sans conséquence pour vous."

"Non, mon cher garçon," répliqua M. Mertoun; "vous parlez maintenant beaucoup plus étourdiment que tout-à-l'heure. Sa visite ne saurait être l'un sans l'autre. Rappelez-vous qu'il n'est jamais plus important à un pauvre d'exposer ses besoins, qu'il ne l'est de les soulager, à ceux qui en ont les moyens. Pensez-vous me comprendre suffisamment?"

"Je le pense, mon oncle," répliqua Léonard tout pensif. "Vous voulez me rappeler ce que vous disiez dimanche, 'que l'on est plus heureux de donner que de recevoir.'"

Par cette réponse, M. Mertoun vit qu'il avait amené la série de réflexions qu'il désirait, et il ne continua pas la conversation.

Mais les mots, *un pauvre seulement*, revenaient continuellement à son esprit affligé. Son neveu et sa nièce n'étaient avec lui que depuis quelques jours, et cependant ce n'était pas la première fois qu'il avait remarqué en eux un manque de sympathie pour les pauvres. C'é-

tait peut-être le résultat presque nécessaire de l'éducation qu'ils avaient reçue à Londres. On ne leur avait offert aucune occasion de visiter les pauvres dans leurs demeures.

Ils avaient appris à regarder tout mendiant comme un imposteur, et ils ne faisaient pas de distinction entre la misère véritable et l'hypocrisie. Ainsi, quoiqu'à d'autres égards, ce fussent des enfants aimables, obéissants, et surtout très-instruits sur les principes de la foi Chrétienne, ils ignoraient presque les nombreux avertissements de l'Evangile sur le danger des richesses et l'unique moyen de s'en préserver.

Ce fut dans le dessein de remédier à ce défaut, et de leur faire comprendre clairement la place importante que N. S. a assignée aux pauvres, que, le soir de la précédente conversation, il leur raconta l'histoire que l'on va lire.

LES MESSAGERS DU ROI.

CHAPITRE I

La ville de Metœcia est située à l'Occident des possessions d'un grand Roi. Cette ville est très-ancienne ; elle s'est graduellement agrandie, et elle est aujourd'hui très-peuplée. Les premiers habitants y furent envoyés à cause de leur rébellion contre l'autorité du Roi ; et une loi remarquable est encore en vigueur parmi leurs descendants : elle est le mémorial de leur crime.

Nul ne devait séjourner dans cette ville au-delà d'un certain nombre d'années, ni enlever, en partant, quoique ce soit qui lui appartînt.

Cette loi était appelée la *loi d'Exil.* Le grand Roi l'avait lui-même établie, et les citoyens n'avaient de ressource que dans la soumission. Le temps de leur séjour n'était pas même fixé: la durée en était indéterminée. A chaque instant, ils étaient exposés à recevoir de la part du Roi l'ordre de rappel; mais cet ordre ne frappait, chaque fois, que sur un seul des habitants. Quand l'un d'eux avait reçu l'ordre de partir, ses amis les plus intimes ne devaient l'accompagner que jusqu'aux portes de la ville. On le dépouillait alors de tous ses biens; et il partait, comme un exilé, pour son voyage solitaire.

Comme les habitants de Metœcia étaient en grande partie marchands, on pourrait s'imaginer qu'une semblable loi était une source d'inquiétudes et d'alarmes continuelles. Il n'en était pas ainsi, cependant. De temps en temps, à la vérité, elle était exercée sur un homme très-riche. Elle éveillait alors dans ses com-

pagnons des idées pénibles, et ils s'affligeaient de l'instabilité de leurs biens; mais le plus grand nombre vivait dans une fausse sécurité. Chacun regardait ses trésors comme lui appartenant aussi réellement, que s'il eût pu les conserver à son gré. Une telle erreur pourrait paraître étrange; mais on doit se rappeler qu'insensiblement les citoyens s'étaient accoutumés à la loi; et que, pour cette raison, ils ne l'envisageaient plus que superficiellement, ou l'avaient déjà complètement oubliée.

Cependant le grand Roi était plein de compassion, et il s'occupait sans cesse des pauvres exilés, si négligents envers eux-mêmes. Il savait combien était triste et sombre le désert qui environnait la ville; et il ne voulait y laisser périr personne. Il ne révoqua pas, il est vrai, son premier décret; il fit plus: il changea le châtiment en félicité, et offrit aux exilés de les recevoir dans une ville plus belle

et plus glorieuse que celle d'où il les tirait. S'ils rejetaient cette offre, ce serait uniquement par leur faute. Toutes les conditions stipulées étaient faciles à observer, et le Roi lui-même avait promis aux citoyens de les mettre en état de les accomplir. Il n'est pas nécessaire que nous les examinions toutes. Nous nous arrêterons seulement à celle que nous présente le cours de cette histoire, et qui s'applique spécialement aux négociants.

Quatre frères, Philargyr, Mégaclès, Euprépès et Sophrône, habitaient la ville de Metœcia. A l'époque où je commence leur histoire, la sentence d'exil avait, depuis peu, frappé leur père. Il avait été marchand, et il possédait d'immenses richesses. Comme la loi lui interdisait de rien prendre pour ses besoins, toutes ses vastes possessions retournèrent aux mains de ses enfants, qui déjà s'étaient assemblés pour se les partager. La chambre dans laquelle ils

s'etaient réunis à cet effet était ornée des meubles les plus somptueux. Le parquet était couvert de drap d'or, en partie caché par des ballots d'une marchandise d'un plus grand prix, et par des monceaux de pierres précieuses qui y avaient été placées en attendant le choix des frères. Deux des côtés de la salle étaient tendus des plus magnifiques tapisseries; le troisième était percé d'une fenêtre d'où s'étendait la vue vers tout l'Occident, tandis que le mur opposé était entièrement couvert d'un miroir immense, qui réfléchissait les objets de la chambre, et ceux que l'on voyait au-delà de la rue.

Mais au milieu de toute cette splendeur extérieure, le front des frères s'obscurcit d'un nuage de tristesse. Le départ de leur père était trop récent, pour leur permettre d'oublier le caractère passager des richesses qu'ils allaient partager. Encore quelques années, et chacun, à

son tour, devra les abandonner, et partir sans argent, sans demeure, et sans amis, pour le triste désert qui entoure la ville.

Ces pensées les rendirent tristes. Jamais auparavant ils n'avaient senti le poids accablant de la loi d'Exil. Ils y avaient bien pensé, car aucun citoyen ne pouvait l'ignorer; mais, jusque-là, ils ne l'avaient envisagée que comme éloignée. Elle semblait alors les trouver dans leur propre chemin, et fixer forcément leur attention. Aussi l'aîné des frères ne fut que l'interprète des sentiments des autres, lorsqu'il s'écria: "A quoi servent ces richesses immenses? Au jour de notre bannissement, elles ne nous achèteront pas le délai d'une seule heure. Que je les échangerais volontiers contre quelque demeure paisible, où nous puissions être en sécurité pour toujours!"

Il avait à peine achevé ces paroles, que ses yeux se portèrent sur le miroir que j'ai dépeint

comme couvrant tout un côté de la salle. Il le vit traverser par l'image d'un objet qui ne se trouvait pas dans l'appartement. Il montra cette image à ses frères, et leurs regards inquiets la virent aussi distinctement. Elle avait la forme d'un vieillard. Rien, dans son extérieur, n'était capable d'exciter la crainte, mais tous les objets que l'on voyait dans le miroir étaient ternis par sa présence. Il mit le pied sur du drap d'or, et il fut réduit en poussière et rongé des vers ; le bord de son vêtement effleura une table d'ivoire massif, et elle tomba par morceaux. Les ballots de marchandises et les pierres précieuses perdirent leur richesse et leur splendeur, sous les regards glacés de ce vieillard.

Les frères éprouvèrent, en observant ces signes, un certain sentiment de crainte, et l'aîné se repentait de ses paroles téméraires, car, pour dire la vérité, il aimait passionnément les richesses brillantes, et il craignait que

le mystérieux étranger ne les emportât, et ne lui donnât en retour la demeure durable qu'il avait demandée.

Il leur sembla enfin que le vieillard leur adressait la parole en ces termes : " Enfants, vos souhaits sont vains ; vous ne devez pas parler de troquer ces trésors contre une demeure durable, car, en réalité, ils ne sont pas à vous; ils appartiennent au grand Roi, dont vous êtes les sujets. Donnez-les lui maintenant, et il les gardera pour vous les rendre au jour de votre exil : dans cette ville, ils n'ont aucune valeur. Voyez comme le plus léger attouchement de ma part les fait se ternir ! Mais dans le Palais du Roi, ils deviennent incorruptibles, et je n'ai plus aucun pouvoir sur eux."

Les frères se troublèrent encore davantage à ces paroles. Ils savaient bien que toutes les richesses de Metœcia appartiennent au grand Roi ; mais la pensée de les lui rendre était pour

eux un sujet de tristesse. Ils ressentaient une crainte vague, qui venait de ce que la sentence d'exil devait aussi les frapper; et tous partageaient, quoiqu'à différents degrés, les appréhensions de Philargyr. Le vieillard, qui paraissait lire dans leur pensée, reprit la parole en ces termes: "Ne craignez rien; je ne suis pas venu vous enlever vos richesses. Bientôt, cependant, je reviendrai avec le Mandat Royal; mais à cette heure vous verrez et vous sentirez que je suis proche. Aujourd'hui, ma voix vous vient de loin, et ce n'est que mon image réfléchie que vous voyez. Cependant je vous apporte un Message du grand Roi. Vous avez témoigné le désir de vous acquérir une demeure durable, mais je vous ai déjà dit que vous ne pouviez pas l'acheter, parce que les richesses que vous avez ne sont pas à vous; elles appartiennent au grand Roi. Vous devez les confier librement à ses Messagers, sans

leur demander de retour. Le Roi vous les accumulera dans son propre Palais, et quand vous quitterez cette ville, il vous permettra d'habiter, avec ses enfants, dans une Cité glorieuse, où la loi d'exil est inconnue. Gardez-vous, au moins, de négliger cet avis, et de frustrer le grand Roi des richesses commises à vos soins, parce que si vous refusez de les donner à ses Messagers, et que vous les accumuliez en secret ou que vous les dissipiez pour vous-même, il ne vous sera gardé aucun trésor dans le Palais du Roi, et les portes de la Cité glorieuse vous seront à jamais fermées."

Cet avertissement du vieillard n'avait, en réalité, rien de nouveau pour les marchands. Le pardon offert par le Roi, et le danger qu'il y avait de le rejeter, étaient deux choses bien connues dans la ville; mais les habitants en parlaient rarement, parce qu'ils aimaient leurs richesses, et qu'ils ne voulaient pas obéir aux

commandements du grand Roi. Jusqu'alors, les frères avaient partagé le sentiment général ; ce n'était peut-être que parce que le souvenir du départ de leur pére s'appesantissait encore lourdement sur eux, qu'ils avaient écouté si longtemps la voix qui leur était adressée, et qui, sans passer par les organes auditifs, semblait tomber tout d'un coup au fond de leurs cœurs. Ils ne pouvaient donc pas s'empêcher d'y prêter attention. Tous s'abstenaient de demander de quelle manière ils devaient envoyer leurs trésors au Palais du Roi ; mais ils ne restèrent pas longtemps dans l'incertitude. La rue, dans laquelle était la maison, était, comme je l'ai dit, réfléchie par le miroir. La figure du vieillard se tourna alors de ce côté, et, au même instant, les jeunes marchands purent entendre distinctement ces paroles : " Voici les Messagers du grand Roi ! "

Ils suivirent la direction de son doigt, et les

abords de leur luxurieuse habitation leur semblèrent encombrés de toute espèce de malades et de nécessiteux. On distinguait parmi eux des pauvres, des boîteux, et des aveugles ; il y avait aussi des hommes que la faim semblait pousser à la folie, et des petits enfants qui pouvaient à peine se traîner par terre, et qui formaient une partie de cette grande foule. Le vieillard les montrait encore, et leur nombre allait toujours croissant dans toutes les directions, jusqu'à ce que, d'aussi loin que l'œil pût atteindre, tout signe de richesse et de luxe eût disparu, et fût remplacé par une scène de misère universelle. Les cris inarticulés des mourants, les pleurs des orphelins, et les lamentations des veuves, s'élevèrent dans les airs ; et, du milieu de ce tumulte, la voix sonore et solennelle du vieillard retentit encore une fois dans le cœur des frères.

"Ceux-ci," dit-il, "et ceux qui leur ressem-

blent, sont les Messagers du grand Roi. Ils sont en grand nombre, et ils viendront à vous en secret, un à un. Confiez-leur votre trésor, et il ne périra pas ; ils le porteront pour vous au Palais du Roi. Le voyage en est long et dangereux ; mais si vous êtes sincères dans votre désir de l'y envoyer, le grand Roi ne souffrira pas qu'il soit perdu. Ne laissez donc pas les Messagers attendre inutilement dans la ville, que leur départ soit secret, de peur que les ennemis du Roi ne les retardent dans leur chemin."

L'image du vieillard disparut graduellement à mesure qu'il prononçait ces paroles : les signes de sa présence se retirèrent. La table d'ivoire, le drap d'or, et les monceaux de pierres précieuses recouvrèrent la beauté et la splendeur qu'ils avaient perdues. Les frères respirèrent encore une fois en liberté. Jusque-là leurs yeux avaient été retenus sur le miroir par

une espèce de fascination ; maintenant ils regardaient avec inquiétude autour de l'appartement lui-même ; mais il n'avait subi aucun changement. Si le vieillard y avait posé le pied, il ne restait aucune empreinte de ses pas. Ils tournèrent alors leurs regards vers la fenêtre ; la rue avait son aspect accoutumé ; la foule active s'y hâtait de toutes parts, et il y passait de superbes équipages, et des voitures chargées de marchandises. Mais ils ne virent rien qui pût leur rappeler le tableau représenté dans le miroir ; rien, sauf quelques mendiants qui venaient attendre à leur porte. Lorsque Philargyr ouvrit la fenêtre pour respirer l'air frais, ils demandèrent avec instances l'aumône aux jeunes marchands. Aucun d'eux n'eut la force de la leur refuser, parce que les paroles de l'étranger étaient encore fraîches dans leur mémoire, et qu'ils regardaient tous ces pauvres comme autant de Messagers du grand Roi.

CHAPITRE II.

Les frères avaient été trop vivement affectés de l'avertissement du vieillard, pour procéder immédiatement au partage de leurs richesses. Ils projetèrent une fois d'en jouir en commun, et se consultèrent sur les meilleurs moyens de les restituer au grand Roi ; mais, dès le principe, leurs opinions différèrent tellement, qu'ils ne s'arrêtèrent à aucun projet fixe. Pendant le temps qu'ils employèrent en discussions, leurs sentiments éprouvèrent une altération particulière. Les paroles de l'étranger leur parurent perdre de leur clarté ; mais leurs biens réparaient en quelque sorte cette perte. Ils en revinrent enfin à leur première idée de diviser leurs trésors en quatre parts égales, afin que chacun prît la sienne, et en disposât à son gré.

Philargyr fut chargé du partage. Plusieurs mois s'étaient écoulés, qu'il était encore absorbé dans ses calculs, cherchant quelle serait la grandeur de la part qu'il pourrait s'approprier. Dans cet intervalle de temps, il fut plusieurs fois interrompu par les Messagers du Roi ; mais leur application fut vaine. Il donnait toujours pour réponse que, jusqu'à ce que la propriété fût partagée, on n'en pouvait remettre aucune parcelle dans le Palais du Roi.

Le partage s'acheva enfin. Les plus jeunes frères en furent satisfaits, quoiqu'aucun d'eux ne fût capable de suivre les calculs de Philargyr. Chacun eut sa part assignée, et, attendu la courte durée de leur séjour dans la ville, les frères la regardaient comme inépuisable. Ainsi chacun put suivre sa propre volonté.

Maintenant, je vais donner une courte esquisse de leur histoire.

Le point remarquable de celle de Philargyr,

leur aîné, était son oubli total, non seulement des avertissements du vieillard, mais encore de la loi de la ville qu'il habitait. Tous les actes de sa vie semblaient le narguer. Le seul objet important pour lui était d'accumuler des richesses. Il ne les confiait pas aux Messagers du Roi; mais ils ne les employait pas non plus à procurer le bien-être de ses semblables; il les entassait en secret dans les murs de sa propre maison. Il n'y avait pas de plaisir qu'il ne sacrifiât, dans l'espérance d'augmenter ses biens pour l'avenir. Lorsqu'il agissait ainsi, la sentence d'exil était suspendue sur sa tête; et il avait la certitude positive que quand il quitterait la ville, il ne lui serait pas permis d'emporter la moindre portion de son trésor.

J'ai déjà dit que les habitants de Metœcia vivaient, pour la plupart, dans l'oubli de la loi d'Exil. Cependant la conduite de Philar-

gyr paraissait étrange, même aux plus indifférents d'entre eux. On supposait qu'il était sous l'influence d'un charme; et, dans la ville, on racontait communément de lui l'histoire suivante : —

" Le bruit courait qu'il y avait eu une mine d'or qui communiquait avec la maison du marchand qui venait de partir. Philargyr en avait pris possession sans la connaissance de ses frères. Cette mine était visitée par un malin esprit qui l'avait séduit par de spécieuses offres de services. Ils avaient travaillé ensemble pendant quelque temps; mais le malin esprit, feignant de travailler le précieux métal, avait changé la mine en cachot, et lié les pieds et les mains de Philargyr avec des chaînes d'or. Après l'avoir fait ainsi son prisonnier, il lui permit de retourner à l'air supérieur, à la condition de devenir son esclave, et de travailler sans cesse à apporter de nouveaux trésors à

la mine. On disait de plus que, depuis cet instant, les chaînes d'or ne lui avaient pas été retirées ; et que, quoiqu'invisibles à l'œil nu, on pouvait facilement voir les marques de leur présence dans les regards et dans le geste du malheureux marchand. Il avait continuellement la tête courbée vers la terre, et sa démarche elle-même était contrainte et embarrassée, parce que les fers et les chaînes qu'il portait étaient d'un grand poids et qu'ils l'empêchaient de marcher librement."

Quelque étrange que paraisse cette histoire, elle était en grande partie vraie. Un seul point en était incorrect. L'esprit de la mine n'avait usé ni de menaces ni de violence ; il avait toujours employé la ruse pour parvenir à ses fins, et Philargyr s'était insensiblement abaissé jusqu'à la servitude. Les chaînes étaient légères et flexibles, quand, pour la première fois, ses membres furent enlacés.

Ce ne fut qu'en les portant, que, peu à peu, elles devinrent fortes et pesantes. Telle était la nature de ces liens, que, quand ils étaient nouvellement forgés, on pouvait facilement les rompre. Pour cette raison, Philargyr n'en put sentir la pression, que quand le temps les eût durcis ; et, même alors, ce changement fut si graduel, qu'il n'y fit aucune attention. Les marques de son esclavage, si visibles pour les autres, passaient inaperçues de lui seul.

Cependant il était esclave ; et, peu à peu, il s'attira tous les malheurs de l'esclavage, quoique jusqu'à la fin, il n'en connût pas la cause. Le matin, à midi, et le soir, il travaillait pour un maître insatiable, qui ne lui permettait de prendre aucune part dans les profits de ses fatigues. Il passait tous les jours en corvées et en travaux ; et chaque nuit le trouvait inquiet et soucieux. Pas un instant ne lui était accordé pour partager les plaisirs de ses concitoyens ;

pas un instant pour les devoirs de l'hospitalité, ni pour les joies pures de la famille. Tout son temps était réclamé par l'esprit de la mine d'or; et la tâche qu'il lui imposait était très-lourde et très-monotone. Un enfant qui serait forcé de calculer, heure par heure, le compte d'une somme dont les chiffres sont innombrables, pourrait seul se former une idée de l'occupation de Philargyr. Ses richesses n'étaient pour lui qu'une somme sans fin; et ses plus heureuses entreprises, ne pouvaient qu'ajouter de nouveaux chiffres à cette somme. Cette comparaison, cependant, ne peut donner qu'une faible idée de sa misère. Il ne pouvait s'empêcher d'ajouter foi aux avertissements du vieillard, quoique toute sa vie ne fût qu'une contradiction à sa croyance. Il savait cependant que ses trésors enfouis lui seraient plus qu'inutiles, quand arriverait le jour de son exil: les portes de la Cité glorieuse lui se-

raient fermées ; et des voyages sans fin dans le sombre désert devraient suivre ce temps d'inquiétudes et de fatigues. Souvent il sentait son cœur se resserrer, comme s'il eût rendu témoignage aux regards détournés des Messagers du grand Roi. Ils ne lui offraient pas même d'emporter ses trésors dans le Royal Palais ; car une longue expérience leur avait appris que c'était parler en vain que de chercher quelque emploi auprès de Philargyr. Plusieurs fois déjà il s'était proposé de leur confier une partie de sa fortune ; mais les subtiles chaînes d'or retenaient ses mains ; et quand il faisait des efforts pour s'en débarrasser, l'occasion était déjà passée ; et il remettait au lendemain sa première résolution.

Tandis que l'aîné des quatre frères travaillait ainsi sans relâche pour l'esprit de la mine, le second suivait un chemin tout différent. Il n'était retenu par aucune chaîne d'or : son port était

noble, sa taille haute, sa démarche fière et libre. Il abaissait les yeux avec dédain sur ses grandes richesses qui excitaient l'envie et l'admiration de ses concitoyens, au lieu d'attirer leur pitié et leur mépris. Tandis qu'à tous les autres égards, sa vie faisait un contraste bien marqué avec celle de Philargyr, il y avait un point important par lequel il lui ressemblait : c'est que tous deux négligeaient entièrement les avertissements du vieillard.

Il y avait, dans Metœcia, un quartier qui était très-éloigné du bruit des rues commerçantes et populeuses, et plus éloigné encore des habitations des Messagers du Roi. Ce quartier se distinguait par la beauté et l'élégance de ses édifices. Leur construction était l'occupation favorite des plus riches négociants. L'apparence en était très-irrégulière, car la hauteur et la forme de chacun d'eux, variaient suivant le goût et les moyens pécuniaires de la personne

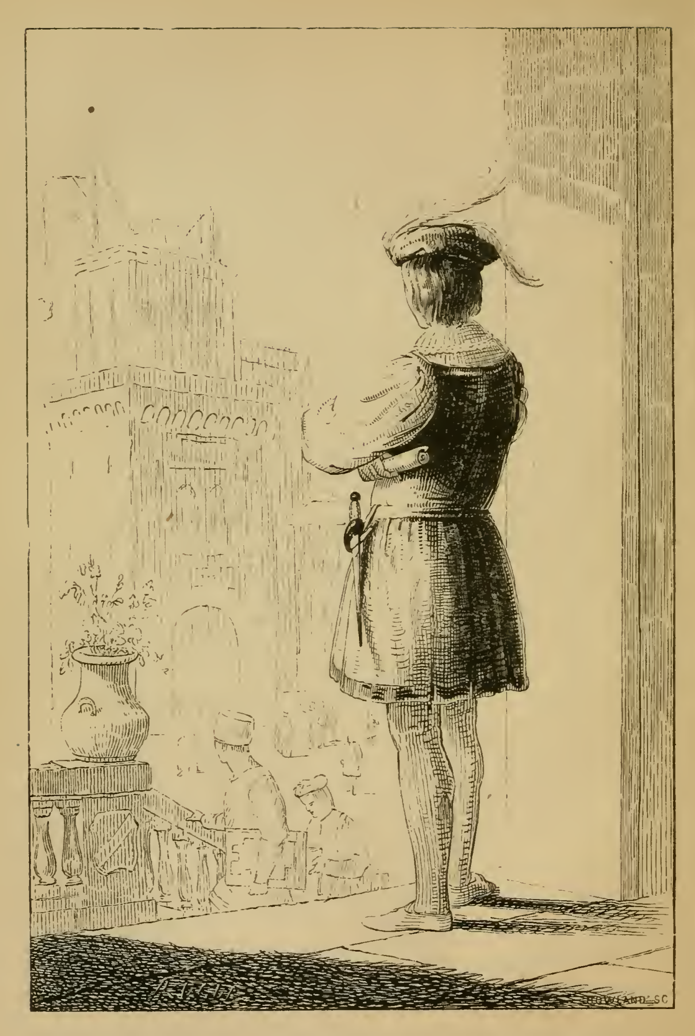
qui les faisait construire. Tous cependant pouvaient se comprendre en deux grandes classes : les uns, faibles et sans solidité, ne devaient charmer les yeux que durant une courte saison, pour ensuite être remplacés par d'autres non moins périssables que ces premiers; les autres avaient été construits avec des matériaux solides et durables, dans l'espérance qu'ils pourraient perpétuer, pendant plusieurs siècles, la mémoire de leurs architectes. Ceux de la première classe prenaient généralement le nom de Villas de Plaisance; ceux de la seconde, s'appelaient les Tours de la Renommée.

C'était à la construction de l'une de ces tours que Mégaclès employait ses immenses richesses. Il concentrait sur ce seul objet toute l'énergie de son esprit, et l'achèvement en était attendu par ses concitoyens avec un vif intérêt. La construction de cette tour forma toute une époque dans la ville de Metœcia. On racontait

des histoires étranges sur la profondeur de ses fondations et l'épaisseur de ses murs. Chacune des énormes pierres qui la composaient semblait y avoir annexé sa propre histoire, tandis que le nom de la carrière d'où elles sortaient, et les noms des ouvriers, ainsi que tous les détails faisant partie de l'édifice, étaient soigneusement conservés dans les annales de la ville. Mais je dois passer rapidement sur tout ceci, car les Messagers du Roi n'avaient point part aux travaux; et, pour cette raison, toute l'histoire de la Tour, d'ailleurs si intéressante pour Mégaclès et ses confrères les marchands, n'a que peu d'intérêt dans la narration présente.

Toute l'âme de Mégaclès était absorbée par la construction de sa tour;—ces quelques mots résument l'histoire de sa vie. Il ne fuyait pas la société de ses concitoyens, mais il n'entretenait de relations avec eux, qu'en vue de ce seul

objet. S'il visitait les rues populeuses, ce n'était que pour choisir des ouvriers forts et habiles. S'il se rendait au marché, c'était pour échanger son or et ses bijoux contre des blocs de marbre et de granit. Sa persévérance fut récompensée, et son travail prospéra; car tous les jours la tour croissait en grandeur et en beauté. En vain le vent et la tempête se déchaînaient contre elle, ses solides fondations défiaient leur pouvoir. On démolissait les édifices voisins pour hâter les progrès de celui-ci. Quelques uns avaient été abandonnés parce qu'ils n'offraient plus qu'un monceau de ruines, ce qui était dû au départ soudain de leurs architectes; d'autres étaient injuriés par le temps; d'autres enfin avaient été détruits par les ouvriers de Mégaclès. Il choisissait dans les décombres les pierres qui lui paraissaient le plus propres à l'accomplissement de ses desseins; si bien qu'enfin sa tour, surpassant de



MÉGACLÈS. Page 35

beaucoup les autres monuments de la ville, semblait se soutenir par elle-même dans sa grandeur solitaire.

Plus elle s'élevait, plus l'esprit de Mégaclès était absorbé par son accroissement. Elle semblait exercer sur lui une espèce de fascination; et, du jour où l'on put la voir de tous les points de la ville, il en détourna rarement les yeux. Ce résultat devait être, en partie, attribué à sa négligence envers les Messagers du Roi; car il élevait ses regards au-dessus d'eux, pendant qu'il surveillait les progrès de sa tour. Si quelquefois ils osaient lui adresser la parole, leurs voix cessaient d'attirer son attention; son oreille avait été si longtemps frappée par le bruit et le tumulte de la construction de sa tour, qu'elle était devenue sourde à des sons moins bruyants.

Cependant, malgré ses succès, Mégaclès n'était pas heureux. Continuellement il retran-

chait ou ajoutait quelque chose à son édifice. Il lui semblait toujours qu'il n'avait pas encore atteint la perfection qu'il désirait. Il se rappela aussi combien la ville de Metœcia était sujette aux secousses des tremblements de terre, et qu'à chaque instant cette immense construction pouvait être ébranlée jusque dans ses fondations et être réduite en ruines. Ce n'était pas là tout. Même au temps où il pouvait admirer sa tour avec une satisfaction véritable, un nuage couvrait encore son rêve de gloire. Ce nuage provenait d'une simple question faite à un pauvre voyageur que Mégaclès avait vu examiner attentivement le nouvel édifice ; puis se détourner, comme pour cacher des larmes. Il ne put s'empêcher de lui demander quelle série de pensées avait éveillée en lui la vue de cette tour, pour qu'il se laissât aller à une telle démonstration de chagrin. La réponse du voyageur fut d'un sérieux étrange :

"Je pensais," répondit-il, "combien l'on avait calculé que pouvait durer cette tour!"—"Combien elle pourra durer?" reprit Mégaclès avec une fierté révoltante; "plusieurs siècles s'écouleront, et elle ne donnera aucun signe de ruine."—"Je me demandais aussi," continua le voyageur sur le même ton de tristesse, "combien de temps son maître pourrait l'habiter!"

Le voyageur avait disparu avant que Mégaclès pût lui répondre; mais ses malencontreuses paroles lui revenaient toujours à l'esprit, malgré tous les efforts qu'il faisait pour les éloigner. Il est vrai qu'il ne s'était guère écoulé que la moitié du temps habituellement accordé aux marchands pour leur séjour dans la ville; mais il savait qu'à chaque instant, il pouvait recevoir la sentence d'exil, et que la solidité de sa tour ne la retarderait pas d'une seule heure. Les avertissements du vieillard lui revinrent en mémoire, et il en éprouva de nouveaux senti-

ments d'inquiétudes et d'alarmes. Qu'étaient devenues les richesses immenses confiées à ses soins? En avait-il envoyé quelque partie dans le Palais du Roi? Hélas! il avait honte de la réponse. Il ne les avait pas cependant enfouies dans la terre, comme Philargyr; au contraire, il les avait souvent prodiguées d'une main libérale. Mais, tandis qu'il avait rarement négligé d'examiner la santé, la force et l'habileté de ceux qui venaient travailler à sa tour, il avait oublié le seul point important;—jamais il n'avait demandé si ses ouvriers étaient Messagers du grand Roi.

Il y eut un temps où ces pensées passant par l'esprit de Mégaclès, il forma à-demi le dessein de démolir, pierre par pierre, la tour qu'il venait d'élever, et d'en donner les matériaux aux Messagers du grand Roi. Mais la crainte du ridicule et la fierté de son cœur prévalurent. Il sentait qu'il encourrait la moquerie de ses

confrères les marchands, si, après des années d'un travail continuel, il détruisait de ses propres mains l'unique produit de ses fatigues. Un jour qu'il fixait attentivement ses regards sur le pompeux édifice, il résolut de réprimer tous ses doutes et ses alarmes : ses efforts furent couronnés du succès. Non seulement sa première pensée revint triomphante, mais encore une illusion plus dangereuse s'empara de lui. Il s'imagina que l'histoire des Messagers du Roi, le Palais céleste, et la Cité glorieuse n'étaient que de pures inventions ; et il soutint que, malgré la loi d'Exil, le seul lieu de repos sûr et durable se trouvait dans la tour de la Renommée.

Hélas ! alors même qu'il prononçait ces paroles fanfaronnes, sa propre sentence d'exil arrivait, et le porteur du Mandat royal était proche.—Mais nous devons le laisser de côté pendant quelque temps, afin de poursuivre l'histoire des deux autres frères.

CHAPITRE III.

L'HISTOIRE d'Euprépès, le troisième frère, diffère beaucoup de celle des deux qui l'ont précédé. Les avertissements du vieillard, loin de laisser dans son esprit une impression purement passagère, se reflétaient dans toutes ses actions. Il en parlait souvent avec chaleur à ses concitoyens, et leur décrivait, dans un style affecté, la vision prodigieuse que le miroir leur avait révélée. Aussitôt qu'il eût reçu sa part des richesses de son père, il prit la résolution de ne point les dépenser dans les plaisirs de la ville, mais de les envoyer dans le Palais du Roi.

Il ne manqua pas de publier son intention, et les Messagers ne manquèrent pas. Il en vint un d'abord, puis un autre; et chacun

racontait l'histoire de sa pauvreté et de ses malheurs, puis promettait de remettre en sûreté le trésor confié à leurs soins. Euprépès donna à tous d'une main libérale; mais il s'ennuya bientôt de la monotonie de cette occupation. Ils venaient tous régulièrement, jour par jour; mais il n'y avait ni intérêt, ni aucun autre mobile qui les portât à agir ainsi. Sa conduite, ou ne fut point remarquée de la plupart des habitants de la ville, ou fut tournée en ridicule. Il s'imagina que c'était en partie, la faute des Messagers, qui, lorsqu'ils recevaient leurs dons, avaient coutume de les cacher soigneusement, ou de les soustraire à la vue de ceux qui les rencontraient dans la rue. Afin d'éviter cela, il ordonna qu'à l'avenir ils emporteraient leurs sacs d'argent dans leurs mains et à la vue de tous; et que, de temps en temps, ils lui donneraient connaissance du résultat de leur voyage. Quelques uns refusèrent cette

complaisance, et ils furent immédiatement chassés de son service.

Cet expédient réussit en partie. On voyait souvent les Messagers, on les interrogeait; et plus d'un ami félicita Euprépès des grands biens qu'il s'amassait dans le Palais du Roi. Malgré tout, cependant, il était mécontent: il voulait quelque chose de plus. Cette manière d'envoyer son argent ne lui parut pas en rapport avec l'immensité de ses richesses, ni avec l'objet important pour lequel elles lui avaient été confiées. Son esprit rêvait de brillantes processions triomphales à travers les rues de la ville, au milieu des cris d'allégresse, et des acclamations toujours croissantes de la multitude.

Tandis qu'il s'abandonnait à ces pensées, un homme, revêtu d'un uniforme de héraut, se présenta à lui. Il lui apparut d'abord sous une forme vague et incertaine; mais comme le

jeune marchand le considérait attentivement, il le vit insensiblement d'une manière plus nette. Il portait une livrée magnifique, et tenait à la main une trompette d'or. Il adressa ainsi la parole à Euprépès :—

"Votre noble résolution m'est depuis longtemps connue, et je sais que vous n'avez rien négligé pour la mettre à exécution. Cependant vous avez oublié une chose. Des richesses telles que les vôtres ne doivent pas être confiées à quelques Messsagers dispersés, errant çà et là, et se cachant dans les endroits obscurs de la ville. Il vous faut le secours d'un héraut pour les assembler tous à un temps déterminé, les mettre par rangs, et présider à l'ordre de la procession. Laissez-m'en donc le soin."

Cette proposition changea totalement le genre de vie d'Euprépès. Il adopta sur le champ la suggestion du héraut ; et la monotonie dont il s'était plaint disparut alors. A partir

de ce moment, ses ambassades au Palais du Roi excitèrent dans la ville moins d'intérêt que la tour de Mégaclès, et cependant on lui préparait une suite de triomphes perpétuels. Il suffira de faire la description de l'un d'eux ; car, bien qu'aux yeux de ses confrères les marchands, ils paraissaient offrir une variété de vue sans fin, les principaux traits en sont, en réalité, semblables en tout ; et la première ambassade qu'il envoya nous fera connaître sa véritable histoire.

Quand le jour de la grande procession eût été fixé, le héraut sonna de la trompette, et proclama la cérémonie par toutes les rues de la ville. Le jeune marchand assembla plusieurs balles de marchandises d'un grand prix, et il échangea une immense quantité de bijoux contre de l'or et de l'argent. L'intérêt général s'accrut d'autant plus que tout ceci se passait publiquement, sur la place même du marché.

Il avait fait fermer les portes de sa maison, et les quelques Messagers solitaires qui y venaient de temps en temps, furent tous renvoyés avec ordre de se présenter de nouveau, tous ensemble, au jour indiqué par le héraut.

Dès le matin du jour marqué, les fenêtres des maisons environnantes se trouvèrent pleines de spectateurs. La foule alla toujours croissant dans les rues, jusqu'à ce qu'elle fût bloquée par les gens faisant profession d'être Messagers du Roi. La multitude était si nombreuse, que plusieurs pauvres veuves et quelques orphelins essayèrent en vain de s'y faire jour, et ils retournèrent à leurs demeures, sans même avoir vu l'habitation d'Euprépès. Vers midi, le jeune marchand parut. Il était attendu par une nombreuse compagnie d'amis. Près de lui étaient les ballots de marchandises, ainsi que l'or et l'argent qu'il avait pris pour distribuer; plus près encore se tenait le héraut : car il avait

toujours soin de se conserver à ses côtés. Le soleil brillait de tout son éclat, et les rayons en étaient réfléchis par les ornements brillants, la trompette d'or, et les métaux précieux qui couvraient le sol. L'air retentissait des applaudissements de la multitude.

Les cris de joie durèrent encore quelques instants; puis le héraut ordonna de faire silence. Alors Euprépès, s'emparant de quelques sacs qui se trouvaient près de lui, y prit des pièces de monnaie de différentes grandeurs, et les répandit indistinctement parmi le peuple. Il s'ensuivit une scène d'affreuse confusion, dans laquelle chaque Messager s'efforçait de ramasser sa part. Les plus faibles et les plus languissants furent écrasés et foulés aux pieds. Le jeune marchand ne put voir qu'une faible partie de leurs souffrances, mais il ne laissa pas d'en être affligé. Les chuchotements du peuple furent promptement étouffés par la voix puis-



EUPRÉPÈS

Page 47.

sante du héraut, qui proclama ce qui suit: " Hâtez-vous, Messagers, hâtez-vous; ramassez les trésors qu'Euprépès, le marchand, vous invite à porter dans le Palais lointain du grand Roi."

Ce ne fut que lorsque les sommes immenses qu'Euprépès avait préparées pour cette occasion furent épuisées, que le tumulte cessa. Alors le héraut arrangea les Messagers par ordre de procession, afin de les envoyer publiquement par toute la ville. C'était un spectacle étrange, que de voir cette troupe de malheureux, marchant au son d'une trompette, et donnant tous les signes extérieurs du triomphe et de la joie. La misère de leur accoutrement formait, pour la plupart d'entre eux, un contraste bizarre avec les riches fardeaux qu'ils portaient. Quelques uns paraissaient le comprendre, et ils se soustrayaient soigneusement à la vue de leurs semblables; mais ils ne pouvaient s'écarter de

l'ordre de marche prescrit; et, à mesure qu'ils avançaient, le héraut criait de plus en plus fort: " Voyez, citoyens; ce sont les richesses qu'Euprépès envoie au-devant de lui au Palais lointain du grand Roi."

La procession fut arrangée de manière à être continuellement à portée de vue du jeune marchand. Il parcourut le marché, et aussi les principales rues de la ville dans toute leur longueur. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait entendre distinctement les applaudissements du peuple et les proclamations du héraut. Il y demeura pour observer et écouter, jusqu'à ce que les ombres du crépuscule aient enveloppé la ville, et qu'un brillant et beau songe ait pris la place de la réalité. Dans les visions qu'il eut pendant la nuit, les processions se succédaient en passant devant lui; et tous les Messagers étaient chargés d'offrandes d'un grand prix, qu'ils devaient remettre dans le

Palais du Roi. Les uns portaient de l'or et de l'argent, d'autres des balles de marchandises, d'autres enfin de riches vêtements; mais ils tournaient continuellement autour de la ville, et quoique destinés à un si long voyage, jamais ils ne passaient au-delà des murs d'enceinte: mais les songes sont si souvent en contradiction avec la vérité, qu'Euprépès n'y trouva rien d'étrange.

Tel était l'aspect général des processions d'Euprépès. Elles se distinguaient les uns des autres par le plus ou le moins de pompe et de magnificence; mais toutes étaient annoncées par la même trompette, et mises en ordre par le même héraut. Ainsi, comme je l'ai déjà dit, la description d'une seule peut donner une idée de toutes les autres.

Cependant ses trésors paraissaient inépuisables. C'était comme si ses richesses lui revenaient d'elles-mêmes; et que, plus il en donnait,

plus aussi il en avait à donner. De tous ses frères, il était de beaucoup le plus populaire; et son séjour dans la ville était égayé par les louanges des riches et les bénédictions des pauvres. Quelques uns, il est vrai, murmurèrent et se plaignirent, mais leurs plaintes furent étouffées par la trompette du héraut, et elles n'arrivèrent jamais jusqu'à Euprépès. Il pensait que toute la ville l'idolâtrait à cette époque où il s'amassait une quantité immense de richesses au-delà des murs de la capitale. Quelques fois ses sentiments étaient ceux d'une tranquille complaisance envers lui-même, d'autres fois d'un joyeux triomphe; mais rarement ils étaient assombris par la plus légère ombre de doute ou d'alarme. Il regardait les soins de ses frères aînés avec une espèce de compassion méprisante. Il se tenait souvent à la clarté brillante du soleil, ou sur une éminence où il avait fait construire sa maison; et il montrait avec

dérision la tour de Mégaclès, ou bien il décrivait amèrement l'esclavage encore plus triste de Philargyr ; et alors, suivant des yeux la troupe de Messagers qui lui obéissaient, il concluait en disant : " Moi aussi, j'ai ma tour, mais elle est construite sur des fondations plus solides ; moi aussi, j'ai mes trésors, mais je les ai envoyés dans un lieu plus sûr."

Quant au quatrième frère, je ne saurais en faire l'histoire, car on ne connaît que très-peu de chose de sa vie. Il ne ressemblait ni à Mégaclès ni à Philargyr. Il ne travaillait pas pour l'esprit de la mine d'or, et il ne s'exténuait pour lui ; il ne s'était pas non plus élevé une tour de la renommée. Il différait également d'Euprépès, car il n'envoyait aucun héraut sur son passage, et on ne voyait pas continuellement à sa porte une multitude de Messagers. Une grande partie de son temps se passait dans la retraite. On ne connaissait pas ses occupa-

tions, et il ne séjournait dans la ville de Metœcia que comme s'il faisait à peine partie de ses habitants. Ceux qui avaient observé avec tant d'intérêt les différentes démarches des trois frères aînés, furent naturellement conduits à oublier la véritable existence de Sophrône. Aucun événement, qui pût attirer leur attention, n'en traversa le cours. Une fois cependant il avait attiré, momentanément, les regards de quelques uns. C'était parce qu'il avait quitté le quartier de la ville, qu'habitaient les riches négociants, et qu'il avait fait choix d'une demeure plus humble, entourée des chaumières des pauvres. On ne sut jamais les véritables motifs de ce changement. Les uns l'attribuaient à l'avarice, d'autres à la nécessité; et, quelque temps après, ce n'était plus même un sujet de conversation: on l'avait relégué dans un plus grand oubli qu'auparavant.

Il était toujours bon et hospitalier envers les

quelques amis qui continuaient à le visiter dans sa retraite ; mais il y avait dans sa manière de vivre un mystère qu'ils ne purent jamais pénétrer. A mesure que le temps s'avançait, il devenait de plus en plus pauvre. Il semblait que quelque canal secret épuisât toutes ses richesses. Il n'y avait aucun luxe dans sa maison ; il avait échangé ses parures contre des objets moins coûteux, et sa nourriture était aussi simple que possible. Tout cela était étrange par soi-même, mais il y avait quelque chose de plus incompréhensible encore dans les résultats que cela produisait sur Sophrône. Chaque jour sa démarche devenait plus légère, et sa contenance plus joyeuse. Le regard d'humiliation et d'inquiétude qu'il conservait durant les jours de son abondance, avait alors complètement disparu. On aurait pu croire facilement que ce n'était pas ses richesses qu'il avait perdues, mais quelque fardeau pesant qui le sur-

chargeait ; et que c'était pour cela qu'il était si joyeux et de si bonne humeur après ce changement. Quand on lui demandait la cause, il répondait quelques fois par un sourire, d'autres fois par une larme ; et plusieurs disaient que quoique le sourire de Sophrône ne manquât jamais de rendre le cœur joyeux, ses larmes annonçaient encore une plus grande joie que son sourire.

Le jeune marchand était véritablement pauvre. La cause de sa pauvreté, ainsi que la suite de son histoire, était enveloppée dans le mystère ; mais, quelque emploi qu'il ait fait de son argent, il ne devait pas lui revenir entre les mains, comme celui d'Euprépès. Ses actions, toutes de sacrifices, n'avaient jamais été dorées par les louanges des hommes, et ses sentiers ne furent jamais éclairés de la splendeur de la gloire terrestre. Et, après tout, son humble demeure avait aussi sa belle légende.

Quelques uns disaient que dans l'obscurité du crépuscule, ou même à une certaine heure de la nuit, ils avaient vu une quantité de Messagers Royaux se glisser furtivement à sa porte. Ils n'étaient pas disposés par rangs, ainsi que ceux d'Euprépès; chacun d'eux marchait séparément. Il était visible cependant que tous faisaient partie de la même procession : car ils avaient la main gauche secrètement enveloppée dans leurs habits, tandis que de la droite, ils montraient l'Orient, comme étant le terme de leur voyage. Ils s'avancèrent lentement et silencieusement, un à un, à travers les rues les moins fréquentées de la ville. On ne pouvait pas même distinguer un faux pas, tant leur marche était silencieuse. Ils atteignirent enfin la porte de l'Orient. Elle était alors fermée; mais, semblable à une longue file d'ombres, la procession continua son itinéraire ordinaire; puis, franchissant la barrière qui s'oppo-

sait à leur passage, les Messagers se perdirent dans les ténèbres.

Toutes ces choses cependant passaient inaperçues dans la ville. Quelques marchands seulement en avaient entendu parler, et très-peu y ajoutaient foi. Ceux qui en avaient été témoins se taisaient à cause de la gravité du sujet. Il paraissait, et cela était ainsi, que leur silence ne devait pas être relevé; et ils ne pouvaient en parler qu'à voix basse, à l'oreille les uns des autres, ou méditer tranquillement sur ce sujet dans leurs propres maisons. Quand ils se demandaient avec un sentiment du plus vif intérêt, où était allée cette grande procession, une voix intérieure leur répondait: " Elle est allée bien loin, bien loin au-delà de l'enceinte de cette ville;—les barrières n'ont pu arrêter sa marche,—et maintenant elle porte les trésors de Sophrône au Palais du grand Roi."

Telle était la légende. Cependant il reste

encore quelque chose à dire. On racontait que quand le petit nombre de ceux qui avaient été témoins de cette procession secrète, retournèrent dans la rue habitée par le marchand, ils virent les perles couvrir le chemin qui conduisait à sa porte, tandis qu'une lumière dorée brillait autour de son habitation ; et que des morceaux d'une musique enchanteresse se faisaient entendre de l'intérieur de la maison. Cette lumière était si douce, qu'elle semblait ne répandre son coloris que sur les ténèbres environnantes ;—cette musique était si suave, que le silence de la nuit n'en était point interrompu. Ils s'arrêtèrent, et de loin contemplèrent ce prodige. Ils n'osaient approcher, de peur que cette vision enchanteresse ne disparût ; et ils étaient tellement fascinés, qu'ils ne purent s'en aller, malgré leurs efforts. Leurs yeux ne pouvaient se fatiguer d'observer cette lumière attrayante, ni leurs oreilles d'entendre

cette mélodie céleste. Enfin le soleil se leva; et alors leur vision s'évanouit; ou plutôt, quoique cette douce lumière et cette agréable musique n'eussent pas cessé de bénir la maison de Sophrône, on ne pouvait ni voir l'une ni entendre l'autre à cause de la lumière éclatante du jour et du bruit de la ville. Les perles ne furent pas non plus longtemps visibles. Quelques habitants cependant s'imaginaient les apercevoir encore; mais quand ils se baissèrent pour les ramasser, ils ne trouvèrent sur le sol que les gouttes de la rosée du matin.

CHAPITRE IV.

Les jours, les mois, et les années, continuèrent leur invariable cours. Philargyr travaillait sans cesse, et chaque heure il amassait de nouvelles richesses à son insatiable maître. Mégaclès reçut bientôt sa sentence d'Exil, et sa tour resta dans la ville comme un souvenir de lui. Euprépès éblouissait encore la multitude par ses dons magnifiques, et par ses processions splendides. Sophrône seul vivait obscurément. Les richesses, la renommée, et la libéralité des trois frères aînés, étaient passées en proverbe. Il y avait bien des discussions sur leur conduite et leur caractère; car, malgré le mépris que l'on avait généralement pour Philargyr, il avait aussi une société de flatteurs et de partisans, qui, suivant ce que l'on avait remarqué, crois-

saient en nombre à mesure que le temps de son exil approchait. Mais on ne faisait aucune allusion à la loi d'Exil, dans les quelques conversations que l'on avait au sujet des frères. J'ai déjà rendu raison de ce silence. Malgré les avertissements du Roi, les citoyens s'étaient, pour la plupart, accoutumés à regarder la ville de Metœcia comme leur perpétuelle demeure. Il semblait que quelque nuage épais se fût arrêté sur eux; et l'ordre ordinaire de leurs pensées ne passait pas la circonférence de leurs murailles.

Un long séjour dans la ville fut accordé à Philargyr, et cependant la marche du temps ne fit que river les chaînes de son esclavage. Il portait à la mine secrète un pesant fardeau d'or, et il pliait et gémissait sous ce poids, quand le vieillard le rencontra sur son chemin. Il contempla fixement, pendant un instant, le marchand fatigué; puis, laissant voir un sourire



PHILARGYR. Page 61.

d'amère ironie, il lui proposa de lui aider. Philargyr devint tout tremblant. Il tâcha d'abord de se persuader que ce vieillard n'était que la réapparition de l'image que déjà il avait vue dans le miroir; mais ses membres chancelèrent et ses joues pâlirent. Il fut saisi au cœur d'un engourdissement qui acheva de le convaincre que la figure actuelle du vieillard était alors devant lui, et il ne put douter de la nature du message qu'il lui apportait.

Enfin, plein de terreur et d'inquiétude, et sachant à peine le sens de ses propres paroles, il lui parla en ces termes: " Etranger," dit-il, " s'il est vrai que tu sois chargé de la sentence d'Exil, accorde-moi encore un peu de temps: j'ai de grands trésors dans cette ville; attends que mes chameaux et mes ânes soient chargés, et que mes esclaves soient prêts à nous accompagner avec leurs sacs d'or; nous presserons ensuite notre voyage."

Mais le vieillard répondit d'une voix froide et sévère qui retomba, comme de la glace, dans le cœur de Philargyr :—" O marchand, que vos paroles sont vaines ! Vous savez parfaitement que quiconque voyage avec moi, n'emporte rien avec soi. Vos chameaux et vos ânes, vos esclaves, votre argent et votre or, ne sauraient nous accompagner. Les richesses que vous avez d'avance envoyées au Palais du Roi vous appartiennent maintenant ; mais toutes celles qui restent dans la ville vous sont perdues à jamais."

Alors la vision du miroir se présenta de nouveau, distincte et terrible, à l'esprit effrayé de Philargyr. Ce n'était que par raillerie qu'on lui parlait de trésors envoyés d'avance au Palais du Roi. Les gains nombreux qu'il avait faits pendant les longues années qu'il avait travaillé, étaient tous amassés dans la mine fatale. Hier encore il les avait comptés ;—pas une seule

pièce ne manquait;—toutes y étaient. En y pensant alors, il tournait les yeux comme pour implorer le vieillard; mais un moment après, il les détourna, car il aperçut qu'il n'était plus seul. Une multitude confuse et terrible de personnes attendaient, rangées autour du vieillard. Elles étaient armées de verges de fer qu'elles élevaient en l'air; comme si, à chaque instant, elles se tenaient prêtes à l'envoyer dans le désert sombre qui est au-delà de la ville.

Enfin, il s'écria d'une voix mêlée de crainte et de remords: " Hélas! ô étranger; jusqu'ici j'ai négligé vos avis; toutes mes richesses sont encore dans la ville. Vous êtes certainement un des Messagers du Roi! Ayez donc compassion de moi, et portez vîte mes richesses à son Palais."

Mais le vieillard lui répondit: " Vous demandez ce qui ne peut être. Je suis, il est

vrai, Messager du Roi; mais je ne porte pas de trésors dans le Palais royal: car tout se change à mon attouchement, tout tombe en ruine. Ceux qui sont chargés de cet office ont été avec vous pendant longtemps;—ce sont les pauvres, les affligés, et les infirmes;—ils y auraient porté vos richesses, si vous ne les aviez pas chassés et que vous ne les eussiez pas renvoyés les mains vides." Pendant que Philargyr écoutait ces paroles terribles, la suite du vieillard devenait de plus en plus sombre et formidable. Les verges de fer furent levées une seconde fois; mais le malheureux marchand, du ton de la plus profonde misère, demanda comme une grâce le délai d'un seul jour.

"Demain," dit-il, "demain, tout sera prêt. Je vais maintenant appeler les Messagers du Roi, et envoyer toutes mes richesses au-delà des murs de cette ville. Je n'attendais pas

votre arrivée; c'est pourquoi vous ne m'avez pas trouvé préparé."

"Cela est faux," répliqua le vieillard, d'un air sévère; "ma venue a été très-tardive et très-graduelle. Pendant les heures calmes de la nuit, vous avez entendu, un à un, le bruit de mes pas; cependant j'étais encore loin de la ville. Vos membres se sont affaiblis, et vos cheveux ont blanchi; votre cœur s'est fermé, et est resté insensible. Vous saviez bien que ces signes précèdent l'approche du dernier Messager du grand Roi. Chaque avertissement vous fit faire quelques efforts pour vous séparer de votre or; mais il vous tenait esclave, et vous n'avez pas pu vous affranchir. Si maintenant je vous laissais ici, le résultat serait encore le même. Vous iriez rejoindre vos trésors, ou plutôt vos trésors vous rejoindraient, quand bien même on vous permettrait de

rester pendant tous les siècles dans la ville."

Philargyr sentit que les paroles du vieillaird n'étaient malheureusement que trop vraies. Il avait attendu pendant plusieurs années le porteur du Mandat royal. Son approche avait été si tardive, que les jours, les semaines, et les mois, ne marquaient, pour ainsi dire, que l'intervalle de chacun de ses pas. On lui avait donc accordé du temps pour opérer la translation graduelle de ses richesses. Les Messagers désignés les lui avaient constamment demandées, mais après avoir fait de faibles efforts pour les leur donner, il les avait renvoyés au lendemain. Cela venait, comme je l'ai dit, des chaînes d'or qui avaient été enlacées autour de ses mains par l'esprit de la mine. Elles avaient été légères et fragiles au commencement, mais ces chaînes magiques devenaient plus fermes et plus massives avec

le cours des années. Il y eut un temps pendant son esclavage, où, par un vigoureux effort, il aurait pu reprendre sa liberté. Mais les faibles efforts qu'il fit furent sans succés, et ne servirent qu'à consolider ses liens, les anneaux en avaient été tellement rivés, que sa propre main devenait impuissante pour les rompre maintenant.

Le malheureux marchand, comme nous l'avons vu, s'était longtemps courbé sous le poids de ses chaînes; cependant il ne les voyait alors que pour la première fois, tandis que le vieillard les tirait une à une avec la poignée de fer de ses mains. Il fut dans un instant séparé de ses richesses pour toujours, les verges tombèrent lourdement sur lui, et il fut envoyé comme un exilé au-delà de l'enceinte de la ville.

Nous laisserons maintenant Philargyr, pour achever l'histoire de Mégaclès. Nous y ver-

rons un tableau non moins triste ni moins terrible. Il avait été appelé de bonne heure, ainsi que je l'ai dit; et le jour de son exil suivit de près les avertissements du voyageur. J'ai pensé qu'il vaudrait mieux n'apporter aucun changement dans l'ordre de son histoire.

Le vieillard le trouva dans la plénitude de sa force. Il était revêtu de pourpre et d'ornements fastueux, et contemplait d'un œil orgueilleux la tour qu'il avait élevée. Une multitude de partisans empressés étaient assemblés autour de lui. Le porteur du Mandat royal passa au milieu d'eux, d'un pas lent et silencieux. Longtemps avant que Mégaclès songeât à son approche, le vieillard l'avait désigné. Ce furent les regards de ceux qui l'entouraient qui, les premiers, l'avertirent que le jour de son exil était arrivé.

Cependant il n'eut pas plutôt conscience de la présence du vieillard qu'il s'efforça de le regarder d'un air assuré : " Etranger," lui dit-il avec hardiesse, " c'est en vain que vous m'appelez. Je ne demande aucune place dans la Cité glorieuse. Ici, à Metœcia, je me suis bâti une tour; c'est ici que je fixerai ma demeure de repos." Il y eut un cri d'applaudissements parmi la multitude qui l'entourait; mais le vieillard resta impassible et ne répondit pas. Il fixa sur le marchand son regard froid et assuré, jusqu'à ce que l'esprit orgueilleux de Mégaclès s'abattît sous son regard, et que ses paroles insolentes parussent expirer sur ses lèvres, tandis que ses membres s'agitaient d'une terreur convulsive. Il détourna ses yeux du désagréable Messager, et essaya de ramasser un nouveau courage dans la contemplation de sa tour de la Renommée. Mais elle se

trouvait entourée de brouillards, et semblait déjà se perdre dans le lointain; et il put avec peine distinguer l'édifice lui-même d'avec l'ombre ténébreuse qu'il projetait sur la terre.

Le vieillard rompit enfin le silence : " Il en est toujours ainsi, ô marchand! la plupart des objets de la ville ne sauraient se distinguer d'avec leur ombre, lorsque je m'en approche; mais prenez mon miroir, et vous verrez une fois encore distinctement l'édifice que vous avez élevé." En disant ces paroles, il présenta le miroir à Mégaclès. Le marchand le prit presque machinalement; il le regarda un instant, puis, sentant un frisson glacial, il le laissa échapper de ses mains. Sa tour élevée avait été changée en un tombeau, pendant qu'il regardait dans le miroir que l'étranger lui avait présenté. Sur ce monument qui lui paraissait maintenant si

petit, il vit une inscription qui y était nettement gravée, et il lut distinctement ces seuls mots fatals : " Ici sont renfermés les vêtements que porta autrefois Mégaclès."

" Oui," dit le vieillard avec un sourire de dédain, " ce n'est pas pour vous que vous avez élevé cette tour majestueuse, mais pour les vêtements que vous portez ! Ils resteront dans la ville, renfermés dans cet édifice, jusqu'à ce que les vers et les gerces les aient dévorés. Quant à vous, qui ne vous êtes préparé aucune demeure, vous serez chassé dans le désert, comme un vagabond sans asile."

Le dernier sentiment de sa propre assurance disparut alors du cœur de Mégaclès. Au lieu d'une multitude de partisans empressés, il ne vit plus que la même suite obscure qui, plus tard, apparut à Philargyr. Il comprit que sa tour ne lui servirait de rien, et

que si les portes de la Cité glorieuse lui étaient fermées, il ne lui resterait plus aucune espérance de salut. Le passé se présentait à lui avec tous ses cruels souvenirs; et, tandis qu'il songeait aux nombreux ouvriers qu'il avait employés à son édifice, il essaya d'en trouver un dans ce nombre, qui pût prouver qu'il avait été Messager du grand Roi.

Cependant il fit de vains efforts; et le secret sentiment de son cœur démentait ses paroles, quand il prétendait avoir droit aux trésors du Palais du Roi : " Etranger," dit-il, " je n'ai pas tout-à-fait négligé les avertissements que vous m'avez donnés. Mes richesses ne sont pas enfouies dans une mine; je les ai dispersées çà et là, sans savoir où elles sont tombées. Une partie peut-être a pu rester dans la ville, mais certainement une plus grande partie a dû être portée au-delà

de l'enceinte. Lorsque les Messagers du Roi venaient à moi, ils recevaient leur part comme les autres : je ne les ai jamais renvoyés de ma propre volonté. Oh! dites-moi, dites-moi qu'il y a un trésor préparé pour moi dans le Palais du grand Roi, et que les portes de la Cité glorieuse ne me seront pas fermées pour toujours!"

Mais le vieillard, lui montrant la tour, lui répondit : " Ce seul monument de votre richesse vous appartient encore, Mégaclès; c'est là, et là seulement, que tous ceux qui ont reçu leur salaire ou vos dons, ont déposé leurs fardeaux. Vous n'avez jamais manqué de les leur montrer comme l'objet de leur voyage. Mais ce n'est pas tout; les Messagers du Roi sont venus à vous avec les autres ouvriers, quoique vous ne les connaissiez pas. Ils étaient faibles et sans secours, et vous les avez chargés de gros blocs

de marbre et de granit qu'ils ne pouvaient pas porter. Plusieurs ont succombé sous le poids; les autres ont été écrasés ou mutilés par les pierres qui tombaient du bâtiment. Il est vrai que leurs plaintes et leurs gémissements n'arrivèrent jamais jusqu'à vous; ils en étaient détournés par le bruit et le tumulte qui accompagnait l'érection de la tour. Mais les cris des Messagers ont été portés par les vents au Palais du Roi; ils y ont été entendus, et le grand Roi ne les a pas oubliés."

Mégaclès aurait volontiers répondu au vieillard, mais le temps ne lui permit pas de prononcer d'autres paroles. L'étranger le toucha de sa main glacée, et au même instant la suite nombreuse du vieillard le dépouilla de ses vêtements, puis ils le chassèrent de la ville avec leurs verges de fer. Peu de personnes pleurèrent son départ soudain, car Mé-

gaclès n'était point aimé; mais ses admirateurs et ses partisans recueillirent ses vêtements de pourpre, et les déposèrent soigneusement sous la tour. En peu de temps les vers et les gerces les y eurent consumés. Cependant l'édifice resta debout pendant plusieurs siècles; il perpétua le vain souvenir du lieu où ils avaient été déposés.

CHAPITRE V.

Euprepes avait vu la sentence d'Exil atteindre ses deux frères aînés, et il parlait avec beaucoup d'éloquence de leur misérable sort. Quant à lui, il disait qu'il s'était depuis longtemps préparé à partir : que tous trésors l'avaient précédé au Palais du Roi, et qu'il n'avait d'inquiétudes que sur le temps où ils devaient lui être rendus. Quelquefois il se plaignait à ses amis de la lenteur du Messager qui devait apporter le Mandat Royal, et il leur assurait même qu'il cherchait à entendre le bruit de ses pas, pour aller au-devant de lui, pour le recevoir comme le bienvenu, à la première nouvelle de son approche.

L'étranger tarda longtemps; mais quand il

arriva, les anticipations d'Euprépès se trouvèrent bien différentes de la réalité. En dépit de lui-même, il éprouva un sentiment de crainte. D'abord d'étranges ténèbres semblèrent envelopper les objets qui l'entouraient. Les doutes et les pressentiments passèrent comme une ombre devant son esprit; et la vue de l'avenir, ainsi que celle du présent et du passé se retraça alors sous des couleurs moins brillantes qu'auparavant. Il s'avança à la rencontre du vieillard, mais ce fut d'un pas inassuré, comme quelqu'un qui marche au hasard; il lui adressa la parole et lui exprima en termes hardis qu'il était le bienvenu; mais ce fut d'une voix tremblante, comme s'il doutât de la réponse.

"Enfin," lui dit-il, "te voilà arrivé! Pourquoi as-tu tardé si longtemps? Serait-ce parce que ton voyage aurait été retardé

par la suite nombreuse de Messagers qui t'ont rencontré dans ton chemin? Ils portaient mon or et mon argent, mes bijoux et mes marchandises, au Palais du Monarque puissant que tu sers. J'y ai amassé beaucoup de richesses; viens donc, allons-y en toute hâte."

Mais le vieillard ne répondit point; il se contenta de fixer sur le marchand un regard froid et pénétrant. Pendant ce temps, il semblait que quelque objet terrible passât au milieu d'eux, et l'ombre tomba encore plus épaisse sur l'esprit d'Euprépès. Il essaya en vain de chasser ses sentiments d'inquiétude et d'alarme : ils se succédaient comme les ondes d'une mer agitée. Il fut enfin forcé d'y céder, et il adressa de nouveau la parole au vieillard, mais ce fut avec moins de confiance qu'auparavant : " Etranger," lui dit-il, " d'où vient ce senti-

ment de secrète terreur? J'avais regardé votre arrivée comme un temps de joie et de délivrance. Où sont les bonnes nouvelles que vous avez recueillies pour moi? Ne croyez pas qu'à l'exemple de Mégaclès et de Philargyr, j'aie négligé vos avertissements. Mes richesses ont été réparties entre les Messagers du Roi. Toutes les semaines ils sortaient de chez moi en longue procession. Certainement vous avez vu dans le Palais du Roi bien des sacs d'or et beaucoup de balles de marchandises, sur lesquelles était écrit le nom d'Euprépès.

Le vieillard répliqua; ou plutôt, quoique les paroles parussent sortir de sa bouche, c'étaient peut-être les pensées d'Euprépès, qui se répondaient à elles-mêmes :

" Oh! marchand! le voyage est long et périlleux de la ville que vous habitez à la terre du grand Roi. Il est vrai que depuis

peu, plusieurs Messagers l'ont fait en sûreté; les fardeaux qu'ils portaient étaient riches et précieux; mais une simple croix était la seule marque que portaient les sacs d'or et les balles de marchandises. Si cependant le nom d'Euprépès était écrit sur les vôtres, ils doivent avoir été tous perdus."

"Perdus! perdus!" s'écria l'infortuné Euprépès, d'une voix agonisante; "non cela ne peut pas être. Les ambassades ont été si fréquentes et si nombreuses, que quelques-unes au moins ont dû arriver; et, s'il en était autrement, toute la ville peut témoigner que je les ai envoyées. L'air retentissait d'acclamations, quand elles passaient, et de toutes parts on entendait la voix de ceux qui disaient: 'Ce sont les richesses d'Euprépès; il les envoie au-devant de lui au Palais éloigné du grand Roi.'"

"De tels cris ne parviennent pas toujours

au Palais du Roi," répliqua le vieillard; "ils se perdent dans le tumulte et le bruit de la ville, ou ne sont entendus que par les ennemis du Roi. Mais, dites-moi, Euprépès, vous êtes marchand, et vous ne saviez pas que ces richesses sont portées plus sûrement quand on les envoie en secret et en gardant le silence? Si votre intention eût été de transporter simplement vos trésors dans une maison d'une rue voisine, les auriez-vous d'abord étalés à votre porte, et auriez-vous dit aux porteurs de les exposer ouvertement aux regards de tous ceux qu'ils rencontreraient sur leur chemin? Certes, si vous eussiez agi de la sorte, et que vos richesses eussent été enlevées par les voleurs et les brigands, la faute ne viendrait que de vous."

Euprépès ne put répondre à ces paroles; et cependant il balbutia quelques mots sur l'espérance qu'il avait que les soldats du

grand Roi n'auraient pas souffert que les Messagers soient pillés sur la route. Mais le vieillard continua ainsi d'une voix plus sévère :—" Je vais vous dire, Euprépès, ce que sont devenues vos richesses. Il y a un enchanteur qui demeure dans cette ville; son nom est l'Orgueil : c'est un ennemi du grand Roi. Ce fut lui qui envoya le héraut pour appeler les Messagers à votre porte. Le son de sa trompette ne manque jamais de convertir l'or et l'argent le plus pur en monnaie fausse, et en un faux éclat. Ce sont là les offrandes que vous envoyâtes réellement; et celles-là elles-mêmes ne sont jamais parvenues à la destination que vous vouliez leur donner. L'enchanteur traça des cercles magiques autour de vos Messagers, de manière qu'ils se suivirent tous dans une même direction sans fin, sans avancer d'un seul pas leur voyage."

Une lumière nouvelle et terrible apparut alors à l'esprit d'Euprépès. Il se souvint d'avoir vu, pendant les songes de la nuit, de longues processions qui se mouvaient continuellement dans le même cercle. Jamais l'éloignement n'avait permis qu'il les perdît de vue un seul instant; il n'avait pas souhaité non plus de suivre leur course au-delà de la ville. Hélas! dans ses songes, il n'avait vu que l'image de ses Messagers actuels, quoique ce fût l'enchanteur qui plaçât devant ses yeux le miroir dans lequel ils lui apparurent. La tête lui tourna et son cœur se grossit tandis qu'ils se présentaient à son souvenir; mais il fit un suprême effort pour revendiquer une récompense au grand Roi.

" C'était de l'or," dit-il; " de l'or pur que je donnais; et quoiqu'il ait pu être changé, et qu'il soit resté sans valeur, pour moi, du

moins, il en avait une réelle. S'il ne pouvait pas m'acquérir un héritage dans le Palais du Roi, on aurait certainement dû me le rendre. Philargyr accumulait en secret ses immenses richesses; Mégaclès employait ses immenses richesses à élever une tour de la Renommée; les miennes seules ont été dépensées sans profit : elles ne m'ont procuré aucune satisfaction dans la ville, et je n'ai rien à prétendre au-delà de ses murs."

"Marchand," répliqua le vieillard, "vous savez bien que vous avez depuis longtemps votre récompense. Les applaudissements de vos concitoyens tombaient, comme une pluie d'or, sur votre chemin; leur bienveillance et leur reconnaissance payaient assez vos balles de marchandises précieuses. C'est ainsi que les trésors que vous disiez donner, ne cessaient de vous revenir. A l'exemple de Philargyr vous fîtes néanmoins trafic de vos

richesses, et elles vous donnèrent un retour plein et abondant. Vous érigeâtes aussi, à l'exemple de Mégaclès, votre tour dans la ville. Il est vrai que vous n'avez pas travaillé de vos propres mains à son érection, mais chaque jour vous vous êtes arrêté pour la contempler en secret, et pour entendre les cris et les acclamations qui en marquaient les progrès. Il vous a peut-être semblé qu'elle avait été construite loin d'ici, sur le territoire du grand Roi; mais cette illusion a été produite par ce même enchanteur qui vous a envoyé le héraut. Il a étendu devant vos yeux un nuage qui vous a fait paraître dans l'éloignement, un objet que, dans la réalité, vous pouviez toucher de vos mains. Votre vue n'est jamais allée au-delà des limites de la ville; toutes les espérances et les souhaits de votre cœur y ont été circonscrits; là aussi était votre trésor et votre maison."

Alors la suite du vieillard s'empara d'Euprépès, et le frappa de ses verges de fer. On le dépouilla ensuite de ses vêtements, puis on le chassa dans le sombre désert. Mais ceux qui furent témoins de son départ, ne virent point les verges de fer; et ils ne purent entendre les paroles terribles qui accompagnèrent la sentence d'Exil. Après son départ, la grande suite des Messagers continua à parcourir les rues, tandis que le faux héraut proclamait partout avec sa trompette d'or, que l'heureux exilé avait été reçu dans la Cité glorieuse, et que là tous ses trésors lui avaient été rendus.

Telle est la terrible histoire des trois frères aînés. Ce sera pour nous un soulagement de les laisser à part, pour nous chercher un lieu de repos dans l'humble demeure de Sophrône. Il avait amèrement pleuré leur exil; mais il ne fit pas parade de sa com-

passion, comme avait fait Euprépès; il ne se vantait pas non plus d'être prêt pour le départ. Ses larmes avaient coulé en secret, et c'était aussi dans la solitude de son propre cœur qu'il nourrissait ses espérances. Tous les jours il apprêtait un petit appartement pour l'arrivée de l'étranger. Il s'y préparait si constamment, que l'on peut dire qu'il vivait comme s'il eût été en sa propre présence. Cependant il sentit, ainsi que les autres, quelque changement dans ses sentiments, lorsque sa sommation arriva.

Il jouissait alors de la tranquille beauté du soir. Il lui importait peu qu'un vase de fleurs d'automne fût le seul ornement de son humble demeure, et qu'il reçut une lumière faible et languissante de la lampe placée à côté d'elles. Sophrône ne pouvait réellement pas être dans les ténèbres; il ne pouvait pas être pauvre, et jamais il n'était seul; car

quand les ombres de la nuit étendaient leur voile obscure, des perles apparaissaient sur le seuil de sa porte; une douce musique lui parlait, comme aurait fait un compagnon, et une lumière d'ambre répandait sa clarté autour de lui. Son cœur était plein de reconnaissance pour ces bienfaits, lorsqu'un sentiment confus de respect et de tristesse vint le surprendre : il lui sembla qu'une ombre s'agitait le long du mur. Tous les objets subissaient une certaine altération, dès que la ligne noire tombait sur eux;—la flamme de la lampe solitaire jeta moins de lumière qu'auparavant, et les fleurs d'automne commencèrent à se faner et à se flétrir. Il n'était pas besoin de ces signes pour avertir Sophrône que cette image était la même qui lui était apparue dans le miroir. Il la considéra pendant quelque temps d'un regard calme et fixe; il éprouva alors

un sentiment d'ennui, ses pensées devinrent confuses et vagues; enfin il tomba sans connaissance sur le sol.

Quand il rouvrit les yeux, le vieillard était à ses côtés. Il n'avait pas de suite sombre avec lui; mais il tenait dans la main un miroir, au bas duquel étaient écrits ces mots: "Ceci est l'image du Passé." La scène qui y était réfléchie, était une de celles qui, depuis longtemps, étaient familières à Sophrône; il n'en détourna pas la vue. De temps en temps, des formes d'ombres tranquilles traversaient le miroir. C'étaient, sans doute, les images des Messagers du Roi; mais les yeux de Sophrône ne s'y arrêtèrent pas un instant, car chaque fois qu'ils passaient, sa pensée parcourait le Palais du grand Roi et la Cité glorieuse.

Enfin le vieillard s'adressant à lui, lui dit: "Oh marchand! qu'est ceci? Tout signe de

richesse et de luxe a coutume de disparaître en ma présence; mais il n'en est pas ainsi chez toi. Lorsque je traversai le seuil de ta porte, des perles d'un prix inestimable étaient répandues, çà et là, sur le sol. Elles ne font pas partie des trésors de cette ville, car quand je mis le pied sur elles sans faire de bruit, mes pas ne les ternirent pas; elles brillèrent encore d'un plus vif éclat qu'auparavant."

"Etranger," répliqua Sophrône, "je ne saurais vous en dire la raison. Il est vrai, ainsi que vous le dites, qu'elles ne font pas partie des trésors de cette ville. Toutes les immenses richesses de mon père n'auraient pu m'en acquérir une seule. Elles sont comme les perles de l'Orient lointain, et je les ai regardées comme des dons du grand Roi; mais je ne sais pas quelle est la main qui les a répandues si abondamment sur le seuil de ma porte."



SOPHRONE. Page 90.

Il avait à peine achevé ces paroles, qu'une forme d'ombre traversa le miroir, et il en sortit une voix qui parla en ces termes : " J'étais veuve, pauvre, et délaissée, mais j'étais aussi une Messagère du Roi. J'allai implorer le secours de Philargyr, mais il me dit que son argent n'était que pour lui seul. Je vins vers Sophrône, et il me prodigua des paroles douces et consolantes ; il pourvut à mes besoins, et il m'offrit de prendre librement de ses trésors : car c'était pour l'amour de moi que le grand Roi les lui avait confiés. Je pleurai de joie et de reconnaissance quand je le quittai, et mes larmes ont été changées par le grand Roi en perles précieuses ; et elles sont restées sur le seuil de la maison de Sophrône."

Et le vieillard lui dit : " D'où vient, ô marchand, la merveilleuse musique que j'entends? Je suis sûr qu'aucun musicien de

cette ville ne pourrait produire de semblables accords. Leurs harpes ont perdu leur mélodie, et leurs notes les plus douces deviennent discordantes lorsque je suis près d'eux. Mais cette musique a un pouvoir magique : elle prête sa mélodie à tout ce qui l'entoure. Ma présence ne fait que la rendre plus distincte et plus parfaite qu'auparavant, et ma propre voix se change en harmonie par ce son."

" Etranger," répliqua Sophrône, " je ne saurais vous dire pourquoi. Il est vrai, comme vous le dites, que cette musique a un pouvoir magique, et qu'elle prête sa mélodie à tout ce qui l'entoure. Elle a depuis longtemps répandu pour moi, un esprit d'harmonie sur le bruit et les discordes de cette ville populeuse; les soins et les inquiétudes ont été changés et mesurés par son agréable influence, et les événements de chaque jour

m'ont paru s'écouler dans une mélodie perpétuelle. Mais quoique cette musique se soit fait entendre ainsi dans ma propre maison, que je l'aie aimée et écoutée avec plaisir, je pense qu'elle n'est que l'écho d'une mélodie plus douce encore qui est exécutée dans quelque terre lointaine."

Il sortit encore du miroir une voix dont les accents étaient faibles et tremblants, comme ceux d'un enfant. Cette voix prononça ces paroles : "J'étais orphelin, faible, et sans amis, mais j''étais Messager du grand Roi. Je demandai quelque secours à Mégaclès; mais il me montra un bloc de marbre, et il m'ordonna de le porter sur la colline. Mes mains étaient trop faibles pour cette tâche; alors ceux de sa suite me chassèrent, en disant qu'il n'y avait pas de place pour les petits enfants dans la tour de la Renommée. Je vins trouver Sophrône. Il me donna à man-

ger et me vêtit; puis il me dit que la maison dans laquelle il habitait, lui avait été donnée pour abriter les orphelins. Soir et matin, je me rendais en secret auprès du grand Roi, et j'emportais avec moi les dons précieux que j'avais reçus de Sophrône. Il m'offrit de lui donner en retour le sacrifice d'un cœur simple, surabondant de reconnaissance et d'amour. Ce fut ainsi que mes regards et mes paroles devinrent comme un cantique perpétuel au milieu de sa maison; c'est la douce mélodie que vous y entendez."

Et le vieillard dit encore: " Racontez-moi, Sophrône, d'où vient cette lumière qui répand sa clarté sur tout ce qui l'environne. Je suis sûr qu'elle n'appartient pas à cette ville, car la nuit a couvert les rues de son manteau obscur; et, quand bien même il en serait autrement, des brouillards et des ténèbres froides sont les signes de mon approche. La

flamme de votre lampe est devenue plus vacillante et plus faible, lorsque mon ombre tomba d'abord sur elle, et maintenant elle est près de s'éteindre. D'où vient donc alors, que dans ta demeure, il paraît y avoir un jour perpétuel?"

Un doux sommeil s'empara de Sophrône; ses yeux étaient déjà fermés, sa voix était inintelligible, et cependant elle résonna comme une agréable musique lorsqu'il répliqua pour la dernière fois: "Etranger, je ne saurais vous le dire. La lumière, il est vrai, m'a éclairé de sa splendeur; elle brille encore sur moi dans ce moment. Mes yeux se ferment, et je ne la vois päs; mais elle est comme la lumière du cœur, et je la sens bien ici. Que ce soit une réalité ou un beau songe, je suis certain de sa présence, quoique je ne sache pas d'où elle vient."

Alors, pour la troisième fois, une voix

sortit du miroir, tandis qu'une forme vague le traversait. Cette voix lui dit : " J'ai été riche et heureux, mais une longue maladie m'a jeté dans la pauvreté et la misère. J'entendis les proclamations d'Euprépès, et je fis plusieurs efforts pour arriver jusqu'à sa porte ; mais la multitude, l'éclat, et le bruit de la trompette m'accablèrent de crainte et de honte. Je me retirai en silence, et me cachai dans l'obscurité de ma demeure solitaire. Sophrône m'y chercha et m'y trouva. Il eut soin de moi pendant ma maladie, et il pourvut à mes besoins. Il m'exhorta à prendre courage ; car j'avais un grand nombre de trésors cachés : ce sont les prières et les bénédictions de l'homme pauvre. Quand je lui parlai de reconnaissance, il me pria de lui donner une partie de ces trésors. Je me rappelai alors, que par ma détresse et ma pauvreté, j'étais devenu Messager du

grand Roi. J'allai en toute hâte à son Palais, et j'y emportai avec moi mes prières et mes bénédictions. Le grand Roi les reçut, et les laissa tomber comme les rayons d'une lueur inaltérable sur la demeure de Sophrône. C'est de là que vient la lumière d'ambre qui resplendit encore dans l'intérieur de cette maison."

Il y eut une pause de quelques secondes, pendant lesquelles Sophrône parut succomber de plus en plus à l'agréable influence du sommeil. Alors le vieillard souffla doucement sur lui, en disant : " Marchand trois fois heureux ! Tu as, en vérité, bien employé tes richesses ! Tu as échangé ton or et ton argent, trésors périssables, contre la reconnaissance de la veuve, l'amour de l'orphelin, et la prière du pauvre. Maintenant que tu es sur le point de sortir de cette ville, ces richesses te suivront. Les perles

précieuses, l'agréable musique, et la lumière d'ambre t'accompagneront, pendant ton voyage, jusqu'aux portes de la Cité glorieuse. De plus nombreux trésors, une harmonie plus parfaite, et une lumière d'un éclat inexprimable t'y attendent."

En disant ces paroles, il plaça un second miroir devant les yeux de Sophrône; et quoiqu'ils parussent alors fermés par le sommeil, son maintien laissa voir un sourire de joie et de contentement. Je ne saurais dire combien fut brillante et glorieuse la vision qu'il eut. Je sais seulement que l'image de l'avenir était réfléchie dans le miroir, et que pendant que le vieillard le tenait, sa figure elle-même disparut. On entendit pendant un instant un bruissement semblable à celui de plusieurs ailes qui s'agitent dans l'air; puis tout retomba dans le silence dans la demeure de Sophrône.

Le lendemain, le soleil s'éleva, radieux, au-dessus de la ville;—le bourdonnement du commerce et le mouvement de la multitude affairée, courant çà et là dans les rues, reprirent leur cours accoutumé, quoique la lampe fût éteinte dans la maison de Sophrône, et que le vieux marchand fût parti. Peu de passants remarquèrent la demeure déserte; mais les Messagers du Roi pleurèrent quand ils l'aperçurent de loin: la douce musique de l'enfant orphelin prit aussi un ton de tristesse. Ils s'affligèrent de ce que leur office fût terminé; mais quand ils pensaient à Sophrône, leur affliction se changeait en joie. Ils savaient que ses trésors avaient été marqués de la Croix, qu'ils avaient été amassés pour lui dans le Palais du Roi, et que lui-même habitait la Cité heureuse, où la loi d'Exil est inconnue.

CONCLUSION.

Un silence de quelques minutes succéda à l'histoire. Les deux enfants étaient sérieux et pensifs. Léonard, inquiet, semblait vouloir dire quelque chose, mais il paraissait manquer de courage pour entamer la conversation. Pour le tirer d'embarras, M. Mertoun s'adressa d'abord à Marie.

" Dites-moi, Marie," lui demanda-t-il, " pensez-vous qu'il y ait toujours une ville qui soit assujettie à une loi aussi singulière que celle de Metœcia ?"

" Oh ! oui, mon oncle," répliqua-t-elle avec vivacité ; " j'ai deviné au premier abord ce que vous entendez par là : l'histoire est une allégorie, et la loi d'Exil est la loi de Mort."

" Il est vrai," dit M. Mertoun ; " le monde

entier n'est autre chose que notre ville de Metœcia. Nous sommes sujets, à chaque instant, à être appelés à la quitter; et quand notre ordre est venu, nous en sortons seuls, sans emporter la moindre partie de nos richesses. Si nous vivons dans l'oubli de cette loi, notre conduite est, pour le moins, aussi inconcevable que celle des marchands de l'histoire. Mais qu'entendez-vous par la vision du miroir?"

Marie hésita, mais Léonard répondit pour elle: "Je pense, mon oncle, que ces pensées sont suscitées par la mort de nos amis."

"Vous avez raison," dit M. Mertoun; "c'est dans nos moments de privation que nous sentons plus clairement le néant des richesses de ce monde, et que nous envisageons mieux notre position, comme 'pèlerins et étrangers sur cette terre.' Les avertissements des Saintes Ecritures, que souvent nous avons enten-

dus et méprisés, sont alors tellement gravés dans notre mémoire, que nous ne pouvons les en chasser. Mais, dites-moi, Léonard; quel devoir particulier attaché à l'instabilité des richesses a-t-on eu l'intention d'expliquer dans cette histoire?"

L'enfant répondit en rougissant: "Le devoir de donner aux pauvres;—je sais pourquoi vous nous dites cela: Mais," ajouta-t-il, après un moment d'hésitation, "j'espère que vous ne pensez pas que je ressemble à Philargyr?"

"Je ne vous connais qu'imparfaitement tous deux," répondit M. Mertoun; "et aussi je ne saurais dire vers lequel des trois chemins dangereux, désignés dans l'allégorie, vous font pencher vos dispositions naturelles. Mais mon dessein, en vous parlant sur ce sujet, était de vous montrer clairement l'office important assigné aux pauvres dans l'Evangile. Je crai-

gnais que vous ne l'eussiez oublié, quand, il y a quelques jours, vous employâtes ces mots : '*Un pauvre seulement.*' "

" Je l'avais en effet oublié," répondit Léonard ; " et, à l'avenir, je m'habituerai à regarder les pauvres comme les Messagers du grand Roi. Mais, mon oncle," continua-t-il, après un instant de silence, " croyez-vous que tous ceux qui négligent de faire l'aumône, ressemblent à l'un des marchands de cette histoire ?"

" Je pense," répliqua M. Mertoun, " que tous ceux qui font mauvais usage de leurs richesses, peuvent être compris dans les trois classes que j'ai décrites. Nous avons d'abord ceux qui, comme Philargyr, ne profitent pas de leurs richesses ; viennent ensuite ceux qui, à l'instar de Mégaclès, les dépensent sans les employer convenablement ; et enfin, ceux qui les emploient convenablement, mais

pour des motifs particuliers, ressemblent à Euprépès."

" Ce n'était pas cela précisément que je voulais vous demander," dit Léonard. " Ne serait-il pas possible que l'on ressemblât en partie à l'un et en partie à l'autre?"

" Sans aucun doute," répliqua M. Mertoun; " c'est pour cela que, dans cette histoire, j'ai conservé chaque caractère clair et net, afin de tracer la carrière de chacun d'eux séparément. Mais dans la vie actuelle, ces différents caractères paraissent s'entre-croiser; et, sans un soigneux examen de nous-mêmes, nous ne pourrions dire vers quel chemin nous portent nos inclinations. Il y a cependant une différence encore plus importante entre la vie actuelle et notre allégorie. Les marchands n'y ont été représentés que comme les possesseurs de grandes richesses, et n'étant assujettis qu'au devoir de l'aumône. Est-ce là

le tableau parfait de notre position comme Chrétiens?"

"Oh! non," répliqua Marie; "quand vous nous avez expliqué la Parabole des Talents, vous nous avez dit que notre santé, notre temps, nos affections, et les évènements journaliers de notre vie, que tout enfin représente une partie des Talents dont nous devons rendre compte."

"En effet," dit M. Mertoun, "et le Talent de la Richesse, quoique différent des autres, n'en est jamais séparé dans la vie actuelle. L'exercice de ce devoir doit être maintenu en harmonie avec l'accomplissement des autres. Le montant et le mode de nos aumônes doit dépendre, non seulement de nos moyens, mais encore des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. On peut avancer comme règle générale, que le désir de donner, et de donner sans ostentation, doit être le principe

actif de notre action; mais dans chaque cas particulier, ce désir sera réprimé et limité par une variété d'évènements qu'il est impossible de déterminer. Il y a encore une autre omission dans l'allégorie."

"Pensez-vous," demanda Léonard, "que les marchands ne reçurent qu'un seul avertissement, et qu'ils continuèrent la même marche jusqu'à la fin de leur carrière?"

"Ce n'est pas à cela que je me suis reporté," répondit M. Mertoun; "quoique certainement à cet égard, leur position supposée ne soit que la représentation imparfaite de la nôtre. Chaque trait de notre histoire, tend presque toujours à un but. Dans la vie actuelle, ces évènements peuvent être interrompus par la miséricorde de Dieu; alors Philargyr ainsi que Mégaclès, deviennent semblables à Sophrône. Cependant l'allégorie est encore la représentation fidèle d'une sorte de

péché dont on ne s'est point repenti. L'omission dont je parle se trouve plutôt dans l'histoire du plus jeune frère."

" Vous dites," demanda Marie, " qu'en réalité nous ne pouvons pas nous amasser de trésors dans les cieux; et que tout ce que nous faisons est accepté par les mérites de Notre Sauveur. Mais n'était-ce pas cela que signifiait la marque de la Croix que l'on voyait sur les balles de marchandises?"

" Ce sens y est impliqué," répliqua M. Mertoun; " mais il ne forme, pour ainsi dire, nul trait distinct de l'allégorie."

" Mais devrait-il y avoir tant d'omissions dans l'histoire?" demanda Marie.

M. Mertoun prenant un dessin que l'on venait de laisser sur la table, répondit: " Savez-vous," dit-il, " ce que représente ce tableau?"

" Il représente l'église;" répliqua-t-elle, un peu étonnée de cette demande.

"Eh bien!" dit son oncle; "mais je ne vois pas la fenêtre de l'est, ni le portail du nord, et je ne découvre qu'une très-petite partie de l'extrémité ouest de l'édifice. Il me semble qu'il manque trois côtés de l'église."

"Il doit en être ainsi, nécessairement;" répondit Marie, devinant en partie l'intention de son oncle; "car la vue est prise du sud."

"Ainsi, Marie," dit M. Mertoun, "le tableau de la vie représenté dans cette histoire est nécessairement tiré d'un point de vue particulier. La vue en est, pour ainsi dire, prise du côté des Richesses. Il y a d'autres côtés qui ne sont pas moins importants pour la symétrie de l'édifice, mais ils ne peuvent pas être placés dans le même tableau. J'ai encore une autre question à vous faire:—Pensez-vous que la personne qui a esquissé ce dessin, ait tiré le plan des fondations de l'église avant de le commencer?"

“ Non,” répliqua Marie. “ Votre demande ne saurait être sérieuse !”

“ Eh bien ! alors,” continua M. Mertoun ; “ le tableau est également imparfait à cet égard. Les murs véritables ont une base, sans aucun doute ; et l’édifice ne pourrait se soutenir un seul instant s’il n’avait point de base. Comprenez-vous ma pensée, Léonard ?”

“ Je comprends,” répondit le jeune garçon ; “ vous voulez dire que la mort de Notre Sauveur est la base sur laquelle repose l’édifice de notre vie actuelle ; et quoiqu’elle ne soit pas représentée dans l’histoire, on doit nécessairement supposer qu’elle existe.”

“ Très-bien,” dit M. Mertoun ; “ mais je veux vous faire voir clairement la différence qu’il y a entre cette explication et la première. Les différents devoirs de la vie représentent les diverses murailles de l’édifice, que l’on peut voir avec plus ou moins de netteté, sui-

vant le point d'où nous les regardons. La doctrine de l'expiation est, pour les Chrétiens, la seule base sur laquelle elles reposent; et sans cela le tableau ne saurait être une représentation fidèle, car l'édifice aurait cessé d'exister. Mais, pour en revenir au devoir de l'aumône, pouvez-vous me citer quelques passages des Saintes Ecritures, où il soit parlé de ce devoir à l'exclusion apparente des autres? Vous mentionnâtes, Marie, la parabole des Talents. Vous rappelez-vous la description du jour du jugement qui la suit?"

Marie réfléchit un instant, puis elle répondit: "Le Roi récompensa ceux qui étaient à sa droite, parce qu'ils avaient rassasié ceux qui avaient faim, qu'ils avaient donné à boire à ceux qui avaient soif, et qu'ils avaient exercé l'hospitalité envers les étrangers."

"Cela est vrai," dit M. Mertoun; "et Notre adorable Sauveur leur assura que puis-

qu'ils avaient agi ainsi envers l'un d'entre les plus petits de ses frères, ils avaient agi de la même manière envers lui. De même, on représente ceux qui étaient à la gauche, comme ayant été punis, seulement pour avoir oublié les pauvres. Il y a aussi deux paraboles concernant les riches, dans lesquelles la même idée nous est présentée tout aussi clairement."

"L'une d'elles," dit Léonard, "est celle du Riche et de Lazare."

"Fort bien," répondit son oncle; "on ne nous y montre aucun autre péché du riche, si ce n'est celui d'oublier les pauvres mendiants qui attendent à sa porte. L'autre parabole à laquelle j'ai fait allusion, est celle de ce riche qui, lorsque sa terre eut abondamment produit, résolut d'en amasser secrètement la moisson. Dieu le punit immédiatement de la sentence de mort. Et Notre Sauveur lui-même

y a joint cet avertissement : ‘ Il en est ainsi de celui qui fait de grands amas de biens pour soi-même, et qui n'est pas riche en Dieu.’ ”

“ Les enfants ne sont jamais bien riches,” observa Léonard.

Ces mots furent prononcés d'un ton bas, comme si le jeune garçon eût voulu répondre à sa propre pensée. Son oncle cependant ne les laissa pas passer inaperçus. “ Ils ne sont pas riches, il est vrai,” répliqua-t-il, “ suivant le sens ordinaire du mot richesse. Mais rappelez-vous que Notre adorable Sauveur a déclaré que le quart de denier de la veuve avait plus de valeur que tous les dons précieux qui étaient amassés dans la trésorerie du riche. Le plus petit enfant peut donc, ou donner une offrande semblable à celle de la veuve, ou la garder en secret, ou la dépenser pour lui.”

" Et s'il la garde secrètement," demanda Léonard; " ressemblera-t-il pour cela à Philargyr?"

" Je ne pense pas," répondit M. Mertoun, " qu'il soit tel que ce dernier sur la fin de sa vie. Mais ses liens furent d'abord légers et flexibles; ce fut le temps qui en augmenta le poids et la force; de tels liens sont souvent portés secrètement par les enfants. Ils ne sont nullement exemptés de la tentation de l'avarice. Les petites occasions qu'ils ont évidemment pour l'exercice de cette disposition la rendent moins visible, mais elle n'en est pas moins dangereuse. Il n'est pas besoin d'une mine d'or pour l'accroître. La première monnaie sans importance que reçoit un enfant, forme souvent le premier anneau de la chaîne qui le retient captif quelques années plus tard. S'il s'en suit l'amour de l'argent en lui-même, et qu'il ait le désir d'en posséder

davantage, il a déjà commencé à partager l'esclavage de Philargyr."

Les enfants gardèrent le silence. Ces paroles n'éveillèrent aucune pensée pénible chez Marie, car l'avarice n'était pas un de ses défauts. Mais Léonard sentit toute la force de cette application de l'histoire. Il avait gardé secrètement le présent qu'il avait reçu de son oncle, à la fête de Noël précédente ; et il l'aimait, parce que c'était de l'or. Il demanda enfin de quelle manière on pouvait se guérir du défaut de l'avarice.

M. Mertoun devina le motif de cette question, et répondit : " Le meilleur remède pour tous nos défauts, mon cher enfant, c'est d'en faire le sujet d'une prière continuelle. Mais celui-ci, plus que tout autre peut-être, demande la persévérance après un effort immédiat. En le domptant, nous brisons réellement nos chaînes. Prenez une bonne fois la résolution

de donner, et il vous semblera que quelque enchantement a été dissipé, et votre désir de donner s'accroîtra chaque jour davantage. Je ne prétends pas dire que la tentation d'amasser ne viendra pas une seconde fois; mais après avoir essuyé quelques défaites, elle reviendra avec moins de violence qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin vous l'ayez complètement vaincue, par votre disposition à donner. Vous ne devez pas oublier cependant, que l'abus d'amasser secrètement notre argent, n'est pas le seul qui ait rapport au talent de la Richesse. Il n'est pas moins dangereux de le dépenser mal à propos; et je crois que les enfants, en général, sont plus souvent tentés de suivre le chemin de Mégaclès que celui de Philargyr."

"De Mégaclès, oncle;" dit Marie d'un ton de surprise. "Je m'étais imaginée que son défaut était l'ambition et non l'extravagance."

"Il est vrai," dit M. Mertoun; "mais on peut le regarder comme représentant encore une classe plus considérable. Son histoire nous montre particulièrement la folie qu'il y a de dissiper pour des objets purement mondains, ces richesses qui auraient pu nous amasser un trésor dans les Cieux. C'est réellement une extravagance d'agir ainsi. Il importe peu, pour parler le langage de l'histoire, que nous les employions à construire de simples villas de plaisir, ou des tours de la Renommée. Les enfants qui, négligeant les pauvres, dépensent ce qu'ils ont pour leurs propres plaisirs, commencent à prendre le chemin de Mégaclès."

"Mais," demanda Marie, "lui ressemblent-ils aussi dans son ambition?"

"Sans aucun doute," répondit son oncle; "mais les moyens avec lesquels ils peuvent acquérir cette espèce de satisfaction propre,

sont en apparence si ordinaires, que vous pouvez avoir quelque difficulté à en tracer la ressemblance. Lorsqu'ils prodiguent l'argent, les parures, ou quelque autre chose, dans l'intention d'exciter l'admiration de leurs camarades, ils se rapprochent davantage du péché particulier de Mégaclès. Mais ne dit-on point, à la fin de l'histoire, qu'Euprépès aussi avait élevé une tour en secret?"

"Oui," répondit Marie; "et tandis qu'il faisait profession de soulager les pauvres, il ne cherchait, ainsi que Mégaclès, qu'à s'attirer les applaudissements de ses concitoyens."

"C'est," continua M. Mertoun, "une espèce d'ambition à laquelle les enfants sont particulièrement exposés. Il n'y a pour eux aucun moyen d'acquérir plus sûrement des applaudissements, que de donner aux pauvres. Chaque acte de bienveillance sera certainement suivi d'une certaine quantité d'éloges. Mais s'ils

en font le motif principal de leur don, ils reçoivent leur récompense sur la terre, et ils la perderont dans les Cieux. Vous rappelez-vous l'avertissement que Notre Sauveur a donné à ses disciples à ce sujet?"

"Il leur dit," répondit Marie, "que s'ils faisaient leurs aumônes devant les hommes, pour en être vus, ils ne recevraient aucune récompense de leur Père, qui est dans les Cieux."

"Oui," continua M. Mertoun; "et il ajouta le précepte suivant:—'Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache point ce que fait ta droite; afin que ton aumône soit dans le secret; et ton Père qui voit ce qui se fait en secret, t'en récompensera publiquement.' (St. Matt. vi. 3, 4.) Ces paroles vous suggèrent-elles quelque difficulté?"

"Je voulais vous demander," dit Léonard, "si elles signifient que nous devons faire un secret de chaque chose que nous donnons."

" Elles ne peuvent avoir cette signification," répondit M. Mertoun ; " car Notre Sauveur nous a dit 'aussi de faire luire notre lumière, afin qu'ils voient nos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient notre Père qui est aux Cieux. Par le commandement 'que notre main gauche ne sache pas ce que fait notre droite,' il faut entendre que nous devons fuir tout sentiment de satisfaction personnelle dans l'accomplissement de nos bonnes œuvres ; et, par conséquent, éviter les applaudissements du monde. Mais nous ne pouvons nous empêcher de savoir alors ce que nous donnons nous-mêmes ; et quelquefois même il est de notre devoir de le faire connaître aux autres."

" Et cependant," observa Marie, " si nous agissons de la sorte, ne faisons-nous pas réellement l'aumône par devant les hommes ?"

" Oui," répliqua M. Mertoun ; " mais nous

ne la faisons pas dans le but d'en être vus. C'est le don fait dans ce but qui est défendu par Notre adorable Sauveur. L'aumône n'est pas un devoir facile, et les enfants en particulier ont besoin des avis d'autrui pour la manière de la faire. Ils ne peuvent même pas découvrir par eux-mêmes, les objets qui sont convenables pour leurs aumônes. Ils peuvent cependant demander qu'on leur enseigne comment ils doivent donner; et placer leurs offrandes entre les mains de leurs amis, sans en attendre d'autre récompense que celle qui leur est promise dans les Cieux. Vous souvenez-vous, Marie, que lorsque vous étiez petite, votre mère venait vous entendre dire vos prières, et cependant ce n'était pas pour qu'elle les entendît que vous les disiez : elle vous enseignait à prier, mais les paroles s'adressaient à Dieu. Me comprenez-vous?"

"Je le pense," répondit-elle; "mais n'y a-t-il

aucune différence entre les enfants qui donnent, uniquement dans le but de recevoir des louanges de leurs amis, et ceux qui donnent suivant de justes raisons?"

" Quelquefois, peut-être, la différence n'est pas sensible;" répondit M. Mertoun; " mais elle existe toujours. Rappelez-vous quand on dit: 'Qui voit ce qui se fait en secret,' cela ne signifie pas seulement que Dieu voit ce qui se fait dans une chambre secrète, mais qu'il voit les pensées secrètes du cœur. Il peut y lire clairement et distinctement le motif exact de nos dons; et, de même que ceux que l'on dit cachés avec soin, peuvent dans leur véritable secret, provenir de l'ostentation; de même aussi ceux que l'on donne publiquement, peuvent être à ses yeux, comme les offrandes secrètes de Sophrône."

Mais Marie ne fut pas encore entièrement satisfaite. " Je sais, mon oncle," dit-elle, " que

nous devons chercher à imiter Sophrône dans les motifs de nos aumônes. Un enfant ne peut-il en aucune manière l'imiter dans la manière de les distribuer?"

"Ils peuvent également l'imiter en cela," répondit M. Mertoun; "cependant la ressemblance est imparfaite. Ils peuvent éviter tout étalage inutile; ou, encore, ils peuvent tenir secret ce qu'ils ont déjà donné, ou le sentiment intérieur qui accompagne toujours l'aumône, ou la privation qu'ils s'imposent en la faisant. Tout cela est comme une provision secrète qui ajoute à la valeur de nos offrandes en vue de Dieu, si nous n'attendons notre récompense que de lui seul. Mais il est difficile d'établir une règle rigoureuse. Les différentes parties de cette histoire, qui, ainsi que je l'ai dit, ont été distinguées et séparées avec intention, paraissent souvent se confondre, et il est difficile de les adapter à certaines

circonstances opposées de la vie. Cependant je crois que, dans la pratique, vous trouverez rarement des difficultés. Lorsque nous suivons le chemin qui nous est marqué, chacun de nos pas est le plus suffisamment dessiné, quoique nous ne puissions voir à une grande distance. Rappelez-vous seulement que les pauvres vous sont envoyés par Dieu; que par conséquent il n'est pas juste que vous entassiez en secret votre argent, ou que vous le dépensiez pour vos propres plaisirs, tandis que vous ne faites rien pour les soulager dans leurs besoins; rappelez-vous également que vos offrandes doivent être faites pour l'amour du Christ, et sans aucun espoir de récompense ici-bas: alors ce ne sera pas en vain que l'histoire des Messagers du Roi vous aura été racontée. Les évènements de chaque jour de votre vie, vous faciliteront mieux les moyens de vous l'appliquer à vous-mêmes."

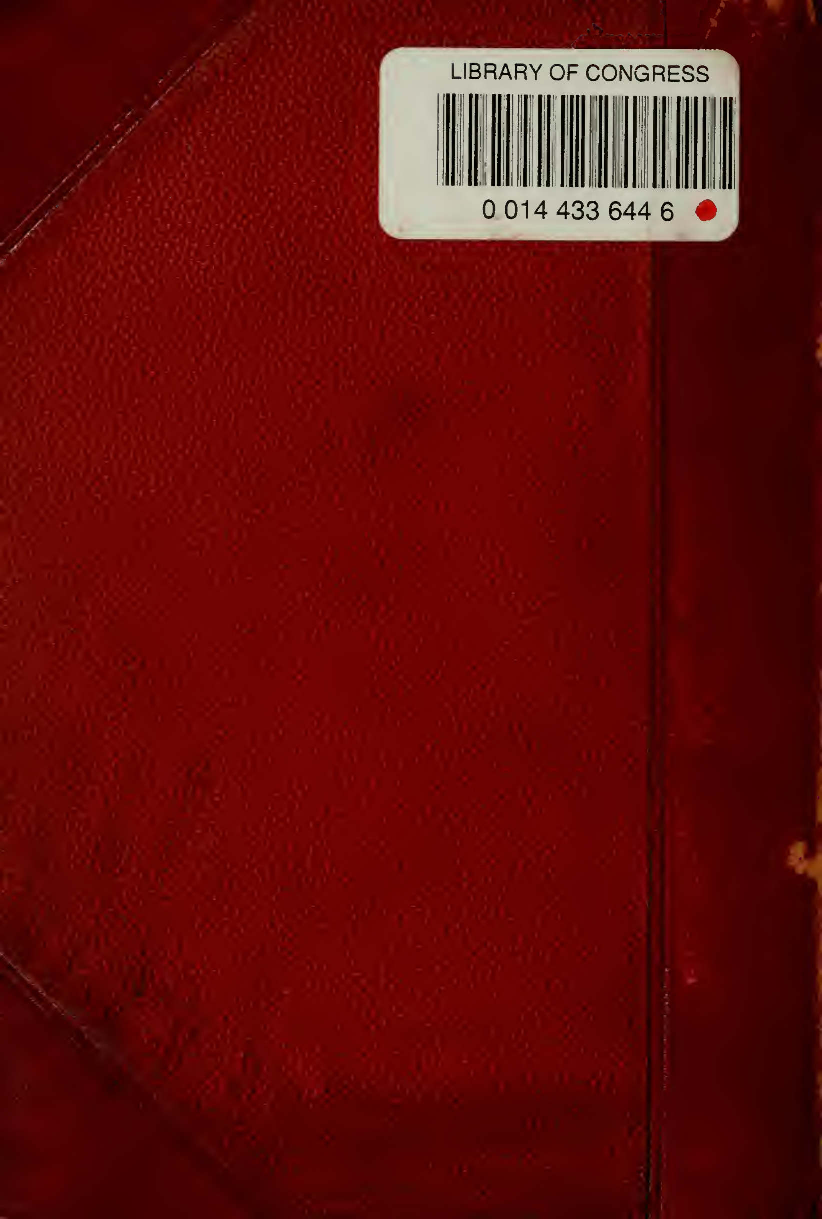
Excepté une seule question qu'il fit, Léonard était demeuré silencieux et attentif à la fin de la conversation. Il paraissait ne partager en rien les doutes de sa sœur. Cependant lorsque l'heure habituelle sonna, pour que les enfants allassent reposer, il parut inquiet d'être resté en arrière. Mais Marie l'appela, et il alla l'accompagner. M. Mertoun était demeuré seul. Il avait remarqué que l'histoire avait fait impression sur les enfants; mais, dans cette circonstance, il avait modéré sa joie, en pensant que dans un court espace de temps, les sentiments qu'elle avait éveillés en eux, allaient disparaître. Il fut interrompu dans ses réflexions par un léger bruit de pas qu'il entendit à la porte. Le loquet tourna doucement, et Léonard entra. Il était seul. Il avait à la main quelque chose qui brillait, il le donna à son oncle, en prononçant quelques mots à voix basse. M. Mertoun lui

répondit, les larmes aux yeux : "Que Dieu vous bénisse, mon cher neveu; vous avez découvert la véritable morale de mon histoire. Poursuivez dans la route que vous avez commencé à prendre, et votre chemin sera net." L'offrande que Léonard venait de faire, était l'or qu'il gardait secrètement depuis si longtemps; et les paroles dites à voix basse, étaient celles-ci : "Pour le Messager du grand Roi, qui est venu ce matin frapper à votre porte."

FIN.


Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: March 2009
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111





LIBRARY OF CONGRESS
0 014 433 644 6